

L497

7 NOV 1953

Lectures

Revue mensuelle de Bibliographie critique
Organe du Service des Lectures du diocèse de Montréal
et de P.A.C.B.F.



TOME X - NO 3

NOVEMBRE 1953



MONTREAL

LECTURES

REVUE MENSUELLE DE
BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le Service de Bibliographie et de Documentation de FIDES
organe du Service des Lectures de l'Action catholique du diocèse de Montréal.

Direction : Paul-A. MARTIN, c.s.c., aumônier du Service des Lectures.

Rédaction : Jean-Paul PINSONNEAULT, secrétaire du Service des Lectures.

NOTES :

1. La revue est publiée mensuellement, de septembre à juin. Les dix livraisons de l'année constituent un tome. Le dernier numéro du tome (soit celui de juin), comprend une table méthodique des sujets traités ainsi qu'une table alphabétique des ouvrages recensés pendant l'année.
2. Les références bibliographiques sont rédigées d'après les règles de la catalographie. Les cotes morales en usage sont les suivantes :

TB — Livre pour tous

TB-S — Livre pour tous mais spécialisé

TB-A — Livre pour tous, de nature à intéresser certains adolescents

B — Livre pour adultes

B? — Livre appelant des réserves plus ou moins graves, i.e. à défendre d'une façon générale aux gens non formés (intellectuellement ou moralement)

A — Livre pour adolescents (15 à 18 ans)

J — Livre pour jeunes (10 à 14 ans)

E — Livre pour enfants (6 à 9 ans)

Publication approuvée par l'Ordinaire

CANADA

le numéro \$0.35 Abonnement annuel \$3.50 Etranger \$5.75
FIDES, 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal-1 *Plateau 8335

FRANCF

Abonnement annuel 900 francs *C.C.P. PARIS 7262.50
Société FIDES, 120, boulevard Raspail. Paris (VIe) *Litré 7385

*Autorisé comme envoi postal de deuxième classe,
Ministère des Postes, Ottawa.*

SOMMAIRE

IDEAL ET PRINCIPES

Germaine Guèvremont, peintre de l'âme paysanne et poète terrien	
Jean-Paul Pinsonneault	97
Notes bibliographiques	105

DOCUMENTS

Julien Green (2e partie)	108
--------------------------------	-----

FAITS ET COMMENTAIRES

En quelques lignes	113
--------------------------	-----

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Littérature canadienne	116
Littérature étrangère	123

BIBLIOTHECA

Propos du dixième anniversaire	Raymond Tanghe 137
Nouvelles	140
Liste des fiches de catalogue publiées en septembre 1953.....	144

En couverture : Madame Guèvremont (*cliché Annette et Basil Zarov*).

Germaine Guèvremont, peintre de l'âme paysanne et poète terrien

Par sa vérité, sa poésie et sa richesse verbale, l'œuvre de Mme Germaine Guèvremont nous apparaît comme l'une des œuvres romanesques de chez nous les plus difficiles à présenter dans une étude qui, de par ses cadres mêmes, ne saurait prétendre à l'intégrité et constituer un travail exhaustif. L'intention première qui a présidé à la rédaction de ces pages ne fut donc pas de tout dire sur une œuvre canadienne dont la perfection, hors de pair dans toute notre littérature vouée, semble-t-il, pour quelques décades encore aux balbutiements, constitue un heureux accident, mais bien plutôt de fixer en un dessin cursif ce qui fait l'originalité propre de la romancière et situe son œuvre au sommet de tout ce qu'une obsession chronique du régionalisme a pu inspirer d'églôges rustiques et de fadaïses champêtres. Notre but n'étant donc ni d'élever sur le pavois un écrivain qui a fait sa marque ni d'imposer à l'admiration du public lecteur un talent d'ores et déjà reconnu et accepté, nous nous abstiendrons ici de recourir au procédé primitif mais encore fort en usage dans notre critique : celui du nivellement. La décollation fanatique de tel auteur à l'avantage de telle idole personnelle ne sert jamais de très durable façon le prestige du personnage que la partialité et l'injustice, à grand rentort d'épithètes sonores et par une débauche de style redonnant, tentent de hisser sur un piedestal. La marque d'une œuvre authentique et belle est de résister victorieusement à l'analyse et cela, en dispensant la critique de tout recours intempestif à la surenchère, à la complaisance et à l'hyperbole. Mais de là à prétendre qu'il soit du devoir de celui qui dissèque une œuvre de faire litière de certaines préférences fondées et d'une ferveur loyale, il y a un fossé que nous ne saurions nous résigner à franchir. D'ailleurs, ce serait là promulguer une loi aux exigences de laquelle nous entendons dès maintenant nous soustraire. L'expérience quotidienne prouve que sans un fonds de sympathie il est impossible d'approcher certaines âmes et de sonder leur mystère. Il n'en va pas autrement dans cette périlleuse entreprise de sondage qu'est la critique, dès lors qu'elle se refuse à ne palper que l'écorce d'une œuvre. Les purs regimberont peut-être à la lecture des remarques qui précèdent et volontiers taxeront d'obséquiosité une conception de la critique à laquelle ces parfaits tenants de la sécheresse se garderont toujours de se rallier. Qu'ils abordent toutefois, l'esprit serein, la lecture d'une étude où nous nous sommes fait un devoir strict de tenir compte du mot de Paul Valéry : « La louange engendre une certaine force et organise une certaine faiblesse... Il en est de même de la critique. »

Le peintre de l'âme paysanne

L'œuvre de Mme Germaine Guèvremont apparaît, dans la galerie de nos romans inspirés du terroir, comme une peinture achevée et longtemps inespérée de cette réalité vivante, robuste et presque insaisissable à la fois qu'est l'âme paysanne. Comme l'écrivait naguère Louis Chaigne à propos de l'œuvre de Charles Du Bos, on éprouve en y pénétrant « la même délicieuse allégeance que celle procurée par de très rares jardins ». Tout y est pur, généreux, paisible et frais. Les personnages y vivent d'un cœur naïf et simple une vie accordée au rythme inaltérable des saisons, au cycle généreux des moissons et des fruits. Les paysages y déroulent leur splendeur munificente entre des horizons qui confèrent à ce coin de la terre québécoise, sis en bordure du fleuve Saint-Laurent, quelque chose de l'invincible nostalgie de la mer prochaine. Située à mi-chemin entre le roman écrit à la défense de la glèbe ancestrale et le roman lyrico-pastoral, cette œuvre nous sollicite par ses rares qualités littéraires sans nous détourner cependant de la réalité paysanne qui lui prête une âme. Dans son ardent amour de la vie, la romancière au regard attentif et pénétrant se penche avec une si compréhensive sympathie sur le paysan qu'elle perçoit en lui jusqu'à cette mystérieuse harmonie née de l'accord profond de l'âme avec la terre. Sous les touches vibrantes d'une sensibilité féminine dominée, Mme Guèvremont nous livre une épure sans pareille dans nos lettres de l'âme paysanne, et je ne fais pas abstraction ici de la peinture matérialiste que nous en donna naguère Ringuet dans *Trente arpents*. Par la force et la noblesse des types qu'elle crée, l'auteur de *le Survenant* évoque dans toute sa merveilleuse intégrité et son indiscutable grandeur la figure de cette phalange obscure, tenace, laborieuse et fidèle qui fit de notre peuple un peuple vigoureux, robuste et irréductible. Elle sait le cœur simple, la foi vécue, l'émouvante passion du sol, la sensibilité fruste, l'amitié franche, le sens de la justice, la gaieté bruyante de ces êtres qu'une existence rude rive à un labeur harrassant et enracine dans un terreau âpre et exigeant. Elle atteint l'âme, profonde sous des dehors grossiers et rébarbatifs, y découvre les stigmates cachés de la douleur humaine et y décèle des sources ignorées de tendresse, de bonté, de compassion et même de poésie. Le personnage de Mme Guèvremont ne ressemble aucunement à ce douloureux Sisyphé identifié à son rocher, et que rappelle souvent le personnage de Ringuet. Le paysan, tel que peint par la romancière, tient plus du seigneur terrien que du manant : de ce dernier il n'a ni la servilité ni la résignation béate. Didace Beauchemin, Pierre-Côme Provençal et David Desmarais ne sont pas des gagne-petit, de ces fermiers qui, à l'instar d'Euchariste Moisan, se laissent vaincre par l'inclémence du sort. Ils jouissent d'une certaine aisance, possèdent un tempérament de lutteurs, veillent jalousement à leurs intérêts, n'aliènent jamais leur autorité en des mains étrangères et montrent de la grandeur d'âme dans les traverses.



(Cliché Annetto et Basil Zarov)

Mme Germaine GUÈVREMONT

Ce sont des victorieux, rayonnant de santé morale, de courageux bâtisseurs de race, mais le cœur qu'ils cachent sous une enveloppe rude garde ses droits et sait s'émouvoir. Mme Guèvremont peint des hommes et non des fantoches à la merci de forces aveugles et hostiles. Ses héros, qui ont appris à l'école de la nature que l'épi doit être disputé au sillon, que la réussite ne s'obtient qu'au prix de l'effort, que le travail n'est pas un asservissement mais une libération, ses héros ont le respect des valeurs et leur vie unie et droite constitue l'un des plus émouvants témoignages de fidélité au réel qu'on puisse rendre. Pour eux, la mort est comme la fin d'un beau jour au Chenal du Moine, pleine de reflets, d'attente et de paix. Didace Beauchemin se présente chez Dieu, les pieds lourds de la bonne terre qu'il a remuée, ensemencée, retournée, et dont les voix innombrables ont déposé au fond de son âme comme un cantique de louange.

« Didace ne sentait plus son mal. D'abord ramassé sur lui-même, il écouta. Peu à peu un baume purificateur se répandit en lui, l'allégeant du poids de ses fautes. Puis il devint semblable à un tout petit enfant dont la main repose dans la main d'un plus grand que lui et qui se laisse conduire en toute tranquillité, sans s'inquiéter de la route. Soudain, il

se redressa. Le front haut, il semblait humer l'erre de vent, en contemplation devant une volée d'oiseaux voyageant vers le nord. Didace Beauchemin voyait le bon Dieu, Dieu le Père, des saintes images dans le livre de prières et, à sa droite, la Sainte Vierge, drapée dans un pan de ciel clair, avec des étoiles d'or piquées en auréole. Un peu à l'écart, c'était Mathilde qui lui souriait ? Sûrement ! Non plus une Mathilde couleur de terre et toujours soucieuse de dérober aux regards ses vieilles mains, mais une belle jeune femme entre Amable et Ephrem, le fils noyé dans une jonchaie, un midi de juillet, réunis comme sur la petite Sainte-Famille de faïence qui ornait le chiffonnier.

Soudain, Dieu prit la figure d'un divin garde-chasse à qui Didace aurait joué quelques vilains tours dans ce bas monde, mais qui fermait les yeux sur les fredaines des humbles gens. Un divin garde-chasse qui lui permettait bien de tirer un ou deux coups de fusil et de donner quelque rafale aux oiseaux dans les mares célestes. » (*Marie-Didace*, p. 233-234)

Maintenant qu'un certain recul nous a permis de saisir le relief avec lequel s'accusent les types de Mme Guèvremont, approchons-nous de ce dyptique digne du pinceau d'un Louis Le Nain ou d'un Jean-François Millet, afin d'y déceler quelques-uns des détails qui font l'originalité, la richesse et la vérité de l'ensemble. A l'acuité de l'observation s'ajoutent, chez le peintre subtil et pénétré du souci de faire vrai qu'est la romancière, une puissance de pénétration incisive et une sûreté magistrale du trait qui prêtent au tableau les proportions et les qualités d'une véritable fresque paysanne. Mais certaines notations caractéristiques de l'art de Mme Guèvremont interdisent au critique toute velléité d'identification de l'œuvre de l'écrivain avec un genre où triomphe l'emploi des masses, car le peintre de l'univers romanesque de *Marie-Didace* affectionne détailler un portrait, ciseler un profil, donner aux objets cette vibration lumineuse qu'un Vincent Van Gogh prête à ses blés verts, à ses arbres en fleurs et à ses frondaïsons.

Dans sa peinture de l'âme paysanne, Mme Guèvremont ne révèle pas seulement ses incomparables dons d'artiste, mais surtout sa connaissance profonde du paysan et du milieu terrien. Il n'est pour s'en rendre compte que de relever au hasard quelques-unes des touches heureuses multipliées par le peintre et destinées à faire saillir tel ou tel trait de la physionomie morale du personnage. Amateur de bonne chère, vantard, curieux, susceptible et rancunier, le paysan de Mme Guèvremont sait aussi être sensible, courageux, serviable et généreux. Le passage d'un dernier volier de canards sauvages déchirant la nuit d'un long sifflement d'ailes et la beauté d'un vol d'outardes « claironnant leur fuite des glaces arctiques et leur course à des eaux chaudes » émeuvent Didace jusqu'aux larmes. Pétri de durs souvenirs, le cœur de Marie-Amanda se gonfle de chagrin à la pensée que la joie insouciant de l'autrefois l'a quitté. Une forte émotion étreint les invités du réveillon de Noël devant la place laissée vide par la mort de Mathilde. Qu'une implacable réalité vienne briser leur rêve de bonheur, ces êtres simples, à l'exemple de la douloureuse Angéline, accueillent l'épreuve comme ils accueillent le temps quotidien : comme une force, supérieure à la volonté, contre

laquelle ils n'ont pas le choix. Aucun d'eux ne se laisse dominer par son chagrin et le temps seul vient alléger sa peine. Une passion robuste pour le bien amassé au prix de lourds sacrifices brûle au cœur de ces paysans. Au moment de le céder, le bien des Beauchemin se rattache à Didace par des fibres tenaces, innombrables, et le dernier conseil du chef de famille mourant à sa fille aînée est : « Tâche que le bien dure... » C'est même cet amour jaloux du patrimoine qui dicte à l'habitant du Chenal du Moine une méfiance mesquine de l'étranger. De son regard de chasseur, Didace, au lendemain même de l'arrivée de Venant, pénètre au plus profond du cœur de ce dernier « comme pour en arracher le secret ». A ce « grand dieu des routes » que les Beauchemin ont hébergé, Pierre-Côme Provençal trouve un regard d'ingrat. Et le simple fait que Blanche Varieur, l'Acayenne, ne soit pas du pays suffit à la rendre suspecte aux yeux de tous. On épie chacun de ses gestes, on pèse chacune de ses paroles. Il y a des choses, pense Didace, auxquelles un étranger ne saurait rien comprendre.

Si les gens du Chenal ont tout droit de se battre et de se quereller à leur aise, à l'heure de la naissance comme à l'heure de la mort, ils n'en ont plus souvenance. Alors ils ne font plus qu'un et la paroisse parle plus fort que leur personne. C'est avant tout ce fort sentiment de solidarité qui rend ces braves paysans si pitoyables et compatissants au malheur d'autrui et laisse sur leur passage un parfum d'amitié franche et dévouée. Si Didace et Pierre-Côme n'ont pas toujours marché la main dans la main, l'adversité les trouve appuyés l'un sur l'autre et convaincus que les gros mots et les chicanes ne sont rien « quand les coups portent franc et que le poing va plus de l'avant que la rancune au cœur ». L'un et l'autre possèdent un fonds de bonté qui nous les rend sympathiques. Mais il semble cependant que Mme Guèvremont se soit appliquée avec un soin particulier à parer le personnage de Marie-Amanda de cette bonté pleine de tendresse et toujours offerte qui caractérise l'âme paysanne. C'est elle qui vient au Chenal pour alléger à son père le chagrin d'un premier jour de l'an sans Mathilde Beauchemin ; c'est elle qui, « semblable à un phare, haute, lumineuse et fidèle, toute blanche de clarté, [...] se dresse au milieu de la nuit et de la tempête des êtres pour indiquer à chacun la bonne route ». Elle n'est vraiment heureuse que lorsqu'elle donne de sa pauvreté et prend sur elle la douleur de ceux qui souffrent. A l'exemple de cet « ange de charité », Angéline et Alphonsine ne peuvent réprimer un mouvement instinctif de pitié à la vue de Venant, l'étranger solitaire, qui se croit fort, mais demeure à la merci de la première tentation.

A qui voudrait détailler comme il conviendrait de le faire, le magistral portrait que Mme Guèvremont brosse de l'âme paysanne dans ses romans, la tâche s'imposerait de souligner des particularités que la présente étude ne nous permet tout au plus que de noter. A côté des lignes maîtresses que nous nous sommes appliqué à faire ressortir dans les pages qui précèdent, l'auteur d'un travail plus



Mme Germaine GUÈVREMONT et son mari, M. Hyacinthe GUÈVREMONT, à la Société Saint-Jean-Baptiste de Sorel.

exhaustif devrait s'employer à mettre en lumière certaines touches dont le but est moins d'accuser le relief des types que de leur rendre une espèce de tonalité propre. Dans cette peinture où rien n'a été abandonné aux hasards de l'improvisation et dont aucun élément ne paraît superflu, Mme Guèvremont a noté avec une exemplaire fidélité au modèle la fierté du paysan, son sens vigilant de l'économie, sa parole lente mais pesante de sagesse, sa verve gouailleuse, son amour de la vie simple et des bêtes, sa mystique du travail, son respect du pain et sa maîtrise de soi. Elle l'a fait parfois avec un humour discret et une douce ironie, mais toujours avec cette émotion et cet art simple et profond qui la signalent à l'admiration du public comme un poète terrien authentique.

Le poète terrien

On a multiplié à l'envi les définitions du poète, mais peu de ces formules ont réussi à donner une idée adéquate de la mission quasi sacerdotale de cet homme mandaté par les dieux pour sublimer la plainte désespérée de l'humaine détresse, pour psalmodier à la face de la divinité le cantique, sans lui obscur et déficient, de la joie retrouvée. Le poète, croyons-nous, n'a de véritable raison d'être que par cette métamorphose, qu'il est de son devoir d'opérer à chaque instant de l'extase, des ténèbres en clartés, des cendres en reflets, de la solitude en avent. Dès qu'il se dérobe à cet inexorable devoir ou transmue en cri

de révolte le chant de cette voix intérieure qui l'ennoblit, le poète, qu'il se nomme Mallarmé, de Nerval, Rilke ou Rimbaud, trahit l'ange de lumière qu'il porte en lui, sacrifié aux instincts tyranniques d'un monde dont il assume dans le mystère de son être l'accablant fardeau de déchéances et de grandeurs. La poète est d'abord et éminemment témoin, intermédiaire et ministre de l'offrande. L'univers où il vit n'est que le chandelier sur lequel doit briller la lumière généreuse, que le temple dont les pierres vives amorcent sa louange et nourrissent de contemplation sa solitude. Le poète n'existe pas en fonction du monde, mais le monde en fonction du poète. Le cosmos est la sève nourricière de son chant, l'offrande que, d'un cœur dépouillé, il élève vers la Beauté incréée. Détaché du monde, le chant du poète n'est qu'un vagissement informe, une érucation de pontife goulu.

Si le poète, ainsi que l'a défini M. André Rousseaux, est « celui qui s'efforce de retenir dans ses mains jointes les minutes de diamant où le temps vaincu laisse entrevoir la perfection merveilleuse que le monde a perdue », on peut affirmer que Mme Guèvremont est l'un des plus puissants et des plus purs que notre jeune littérature ait produits. Elle n'a certes ni l'éclatante luxuriance d'un Alain Grandbois ni la pureté cruelle à nos esprits prostitués du regard étoilé d'un Saint-Denys-Garneau. Plus humble et plus obscure que celle de ces hérauts fulgurants d'une inquiétude métaphysique, la mission de la romancière semble être de capter ces ondes secrètes et mystérieuses, émanées de l'âme des choses et que seul le poète, dans une allégeance de tous les instants à la beauté merveilleuse de l'univers, peut déceler. Toute de tendresse émerveillée, d'attention éblouie à l'âme universelle, de communion intime à la pureté initiale du monde et de ferveur chaleureuse, la poésie de Mme Guèvremont est un chant ému qui éclate dans la fraîcheur sonore du matin et exhale un subtil parfum de verger en fleurs. Au sein de cet univers que hantent ses pas et dont chaque harmonie et chaque rythme s'imposent à elle comme au promeneur d'octobre les effluves âcres et lourds de la forêt ravagée, Mme Guèvremont fait figure de glaneuse d'ombres et de reflets ou mieux de lieuse de gerbe. Rien n'est oublié de la parure royale de la terre, rien de ce que notre regard habitué considère comme oripeau suranné n'est exclu par le poète de cette offrande qu'il apprête d'une âme respectueuse, fraternelle et reconnaissante. Si le chant de Mme Guèvremont parvient à émouvoir même les plus réfractaires, c'est qu'il vibre de la voix des hommes tintant comme un glas dans l'air matinal d'automne, de la patience et de l'attente des liards géants, de sons de cloche butant sur les labours gelés, de la plainte des arbres par les grands froids d'hiver, du soyeux battement d'ailes des migrations et de la musique qui, au printemps, monte du cœur de la terre sonore. Une espèce d'euphorie vitale imprime à ce chant son caractère de contemplation. Le poète, que grise l'odeur de miel qui s'élève des champs en été et la lumière faite du vert tendre des feuilles, de la clarté bleue du ciel et de la transparence de l'eau, évoque avec une ferveur

d'orante la vision des champs gris, uniformes, striés seulement de frais labours, le jeu des ombres crépusculaires prêtant aux maisons éparses parmi les champs nus l'allure d'austères paysannes attardées à l'ouvrage, les brouillards morts sournoisement entremêlés aux brûlés et aux chaumes, le chevrotement d'une brebis, stupide de détresse, franchissant la rivière et butant contre les berges. Avec un art consommé et plein de résonnances humaines, Mme Guèvremont décrit en ces termes le vent d'octobre :

« Le vent, un vent d'octobre, félin et sournois, qui tantôt faisait le mort, comme muet, l'œil clos, griffes rentrées, allongé mollement au ras des joncs secs, et insoucieux de rider même d'un pli la surface de l'eau, maintenant grimpé au faite des branches, secouait les arbres à les déraciner. En deux bonds il fonça sur la route, souleva la poussière à pleine rafale, entraîna les feuilles sèches dans une danse folle et poussa même, hors de son chemin, un passant. Puis il harcela la rivière qui écumait, moutonneuse, et colla les embarcations à la grève, ébranla les toits des vieux bâtiments, ouvrit les portes à deux battants et courut aux champs coucher un dernier regain : un vent du diable, hurlant à la mort. » (*Le Survenant*, p. 18-19)

Et, pour illustrer d'une dernière citation l'art pictural et poétique de l'écrivain, regardons avec les yeux d'Angéline la main du Survenant.

« Celle-ci regardait, sans pouvoir en détacher ses yeux, cette grande main d'homme, déliée et puissante, tout à la fois souple et forte, une main qui semblait douce au toucher et en même temps ferme et blonde comme le cœur du chêne, une main adroite à façonner de fins ouvrages, Angéline en était sûre. Sous la peau détendue les veines saillaient ; elles couraient en tous sens ainsi que de vigoureux rameaux échappés de la branche. L'infirme pensa : une telle main est un bienfait à qui la possède et une protection pour la femme qui y enfermera sa main. Quelqu'un passa la porte et la lumière de la lampe vacilla. Devant l'or roux que la lumière alluma un instant au duvet des cinq doigts large ouverts, elle trouva que la main du Survenant ressemblait à une étoile. » (*Le Survenant*, p. 50-51)

Attentive aux ondes harmoniques qui, en avril, enveloppent les baies, les rivières et les plaines, au scintillement des eaux redevenues claires et vertes, au chant suave et végétal qui s'élève des marais, à l'odeur terreuse et douceâtre de la glèbe délivrée, l'œuvre de Mme Guèvremont constitue un hymne à la vie. Par sa vérité savoureuse, vivante et attachante, elle exalte l'âme paysanne jusqu'à la situer dans une espèce de lumière qui, en la baignant de rayons, lui prête une grâce ineffable et l'auréole de grandeur. Si un retour cyclique aux sources du régionalisme demeure pour une bonne part à l'origine de l'indigence du roman canadien-français et a pu, en certains cas, autoriser la critique à pester contre les défenseurs importuns d'un genre soi-disant désuet, il importe de noter ici que l'œuvre romanesque dont nous venons de vanter les mérites représente le fruit magnifique de cet arbre que notre vanité blessée jugea stérile. Au risque de soulever l'indignation des tenants attardés de l'absurde théorie de la génération spontanée, nous devons reconnaître que le roman de Mme Guèvremont n'atteint à une telle perfection que parce qu'il s'alimente de l'apport successif d'œuvres plus riches que

brillantes, dont le rôle fut de créer un fonds nourricier. A ce titre, une telle œuvre constitue un nouveau motif de prendre en patience un mal qui, sommes-nous fortement tenté de croire, risque de ruiner un avenir littéraire menacé. Une littérature nationale est toujours un terrain alluvial et de la richesse des dépôts dépend la beauté du fruit futur. Si tous les écrivains ne peuvent aspirer à signer, à l'instar de Mme Guèvremont, le chef-d'œuvre tant attendu, qu'ils sachent au moins se convaincre de leur devoir d'un effort loyal et du sens élevé de leur mission de précurseurs. Les jardins n'ont d'âme que celle du jardinier.

JEAN-PAUL PINSONNEAULT

Notes bibliographiques ¹

1942 — EN PLEINE TERRE.

- a) Paysanneries. Trois contes. Montréal, Editions Paysana Ltée [1942]. 159p. 20cm. Ill. de la couverture par Cécile Chabot.

Edition originale, tirée à 3,000 exemplaires.

SOMMAIRE :

- a) *Chauffe le poêle !* p. 7-29. b) *La glace marche.* p. 21-29.
N.B.—Paru antérieurement sous le titre : *Le départ*, dans *Paysana*, vol. 1, no 2, avril 1938, p. 12 et 32.
- c) *Un bon quêteux*, p. 29-34.
N.B.—Paru antérieurement dans *Paysana*, vol. 5, no 7, sept. 1942, p. 4.
- d) *Prière.* p. 35-41.
N.B.—Paru antérieurement sous le titre : *Sa prière*, dans *Paysana*, vol. 1, no 3, mai 1938, p. 22.
- e) *Une grosse noce.* p. 41-53.
N.B.—Paru antérieurement sous le titre : *La noce*, dans *Paysana*, vol. 1, no 4, juin 1938, p. 32 ; dans *le Courrier de Sorel*, s.d.
- f) *Accord.* p. 53-57.
N.B.—Paru antérieurement sous le titre : *Ode à son cheval*, dans *Paysana*, vol. 2 no 1, mars 1939, p. 25.
- g) *Un malheur.* p. 57-65.
N.B.—Paru antérieurement dans *Paysana*, vol. 1 no 5, juillet 1938, p. 13 ; dans *le Canada*, 13 août 1938, p. 2, 3e col.

1. Ces notes bibliographiques ne tiennent compte que des ouvrages les plus importants de Mme Germaine Guèvremont.

- h) *Deux voisins plaident.* p. 65-71.
 i) *Vers l'automne.* p. 71-81.
 N.B.—Paru antérieurement sous le titre : *Quand l'été s'en va*, dans *Paysana*, vol. 1, no 6, août 1938 ; p. 11 ; dans *le Courrier de Sorel*, s.d.
 j) *L'ange à Defroi.* p. 81-89.
 N.B.—Paru antérieurement sous le titre : *La fille à De-froi*, dans *Paysana*, vol. 1, no 11, janv. 1939, p. 10-12.
 k) *La visite du garde-chasse*, p. 89-91. l) *Le coup d'eau.* p. 91-105. m) *Une nouvelle connaissance.* p. 105-109. n) *Un petit Noël.* p. 109-117.
 N.B.—Paru antérieurement dans *Paysana*, vol. 2, no 10, déc. 1939, p. 3 ; dans *le Courrier de Sorel*, s.d.
 o) *Un vrai taupin.* p. 119-134.
 N.B.—Paru antérieurement dans *Paysana*, vol. 4, no 1, mars 1941, p. 7 et 20 ; dans *le Courrier de Sorel*, s.d.
 p) *Le bouleau d'argent.* p. 135-149.
 N.B.—Paru antérieurement dans *Paysana*, vol. 4, no 8, oct. 1941, p. 5 et 17.
 q) *Les demoiselles Mondor.* p. 149-160.
 N.B.—Paru antérieurement dans *la Revue Moderne*, vol. 22, no 1, mai 1941, p. 9 et 33.

b) Montréal, Editions Paysana [c 1946]. 156p. ill. pl. 19cm. Ill. de Cécile Chabot.

1945 — LE SURVENANT.

- a) Roman. Montréal, Ed. Beauchemin [c 1945]. 262p. 19cm. Editions originale, tirée à 3,000 exemplaires. Prix Duvernay 1945. 1er Prix de la Province de Québec, (Prix David) 1946. N.B.—Le premier chapitre de ce roman parut antérieurement sous le titre : *l'Arrivée de Venant*, dans *Gants du ciel*, no 2, déc. 11943, p. 21-31.
 b) Paris, Librairie Plon [1946]. 246p. 18.5cm. (Collection *l'Epi*). 1er Prix Sully-Olivier de Serres.
 c) *The Outlander.* [Mc-Graw-Hill] New York, 1950. N.B.—Governor General Awards 1951.

1947 — MARIE-DIDACE.

- a) Roman. Montréal, Ed. Beauchemin [c 1947]. 282p. 19cm. Edition originale, tirée à 5,000 exemplaires. N.B.—Ce volume fait suite à : LE SURVENANT.

- b) Montréal, Ed. Beauchemin [1948]. 282p. 19cm.
Deuxième édition, revue et corrigée, 6e mille.
- c) Paris, Librairie Plon [1949]. 239p. 19cm.
Première édition française, tirée à 7,000 exemplaires.
N.B.—Analyse de LE SURVENANT, p. [IV-VIII].
N.B.—Glossaire, p. 237-239.
- d) *Monk's Reach*. [Evans Bros.] London, Eng. 1950.
- e) Montréal, Ed. Beauchemin, 1953. 282p. 19cm. (12e mille).
N.B.—Couronné par l'Académie canadienne-française.

GRANDE NOUVEAUTE !

Mission canadienne aux Indes

LE BATELIER DU GANGE

Une biographie romancée de Mgr Larose, c.s.c., qui incarne tous ces hommes de notre Canada français qui se sont expatriés de leur plein gré pour aller porter LA VERITE aux victimes de la superstition védique et de la dictature du Coran. — (collection : "Rêve et Vie")

173 pages — 24 photos, hors-texte

Prix : \$1.50 (par la poste \$1.60)

FIDES

—25 est, rue Saint-Jacques, Montréal — PL. 8335

Julien Green¹

(Suite)

Cet « effort d'être au monde », on l'a deviné déjà est le résultat, chez Green, de la découverte de la sensualité, du « corps », comme il le dit volontiers. Sur ce sujet délicat, il nous faut absolument imiter la réserve du romancier, qui, dans son Journal comme dans ses romans ne parle que par allusions fugaces de ce qui fait le tourment de sa vie. Le problème est à la fois somatique, métaphysique, spirituel. L'affection de ses parents le maintint jusqu'à 20 ans dans une ignorance candide, celle qu'il prête à une Adrienne Mesurat, à un Joseph Day. « Beaucoup de souvenirs me sont revenus, des souvenirs de promenades à travers le vieux Paris, alors que j'avais 20 ans et la rage de m'instruire. A cette époque, l'idée du désir ne m'effleurait même pas. J'étais tellement ignorant des choses de la chair qu'une bonne sœur m'en eut remontré ! Cela ne m'intéressait en aucune façon ; je me figurais, par exemple que les hommes et les femmes n'avaient de rapports qu'une fois par an. Le lycée ne m'avait rien appris ; je ne sus que beaucoup plus tard tout ce qui s'y passait alors que j'étais élève... » (V. p. 28-29). La découverte du mal, la découverte de sa propre sensualité, furent pour Julien une épouvantable révélation. Il se sentit comme déchiré entre deux forces antagonistes, une force physique qui le porte vers un ordre de jouissances qu'il déteste, mais ne peut pas ne pas éprouver, une force spirituelle qui le tend vers le haut, mais à laquelle il ne peut pleinement acquiescer. « Troublé par le problème que j'ai pris l'habitude d'appeler le problème des deux réalités ; la réalité charnelle et la réalité métaphysique. Vais-je leur servir de champ de bataille jusqu'à la fin de mes jours ? » (V. p. 26). Il voudrait bien pouvoir se libérer du désir ; mais c'est impossible : « Tuer le désir n'est pas possible. On peut le tromper, l'endormir, le chloroformer avec des prières — c'est tout » (V. p. 63). Tout le journal de Green est rempli de cette angoisse... Son goût de la vie lui fait désirer intensément la possession charnelle ; mais d'autre part, la jouissance charnelle ne peut lui donner cette stabilité à laquelle il aspire, et toute joie humaine se trouve avoir goût de cendre : le sentiment de la mort l'empoisonne ; le vrai bonheur est spirituel.

Et Green s'interroge anxieusement sur cette condition humaine : pourquoi l'homme, pourquoi lui-même est-il ainsi déchiré, pourquoi ne peut-il tuer en lui le désir, et est-il condamné à en ressentir toujours le douloureux aiguillon ? La lutte qu'il doit chaque jour reprendre le pousse dans une sorte de platonisme exaspéré ; il ne pense l'homme qu'en termes de dualité, et voudrait pouvoir, pour libérer l'esprit, assassiner la chair : « Pensé ce matin que des deux

1. Cet article est paru dans la Revue des Cercles d'études d'Angers, 12e année, déc. 1951 et janv. 1952.

personnages qui nous habitent (les deux hommes dont parle saint Paul), chacun veut accomplir sa destinée et arriver à une sorte de perfection, au plus haut point de perfection qu'il soit donné d'atteindre. Mais il est nécessaire pour cela que l'un de ces personnages tue l'autre, car il ne peut y avoir entre eux d'accord durable. Des trêves, oui, mais avec le temps, ces trêves se font de plus en plus courtes et de plus en plus difficiles » (V. p. 101-102). Et, dans un moment de colère, Green a écrit ces phrases, qui nous semblent, au premier abord, si choquantes, mais qui ne font que traduire son angoisse métaphysique : « La vérité à laquelle j'arrive après des années de lutte et de réflexion, c'est que *je hais l'instinct sexuel*. Je reconnais son importance j'admire cette force énorme qui a produit tant d'œuvres, mais *je hais le désir*, cette force qui jette tant d'êtres sages aux pieds de tant d'imbéciles et les fait délirer comme des enfants luxurieux. *Je voudrais qu'il n'en fut pas ainsi* » (V. p. 241-242). Green écrivait ceci tandis qu'il composait *Moïra*. « Le drame intérieur de Joseph est aussi le mien », (V. p. 265) dit-il, et la folie homicide qui cause la mort de Moïra n'est que la projection de sa haine envers son propre corps. Il le sait bien, du reste, et n'a aucune illusion sur le caractère érotique de cet instinct de meurtre : « Comme il vit, ce Joseph ! Il me fascine et m'horripile à la fois ! Quel monstre de sensualité il faut être, pour avoir une telle pudeur, une si furieuse pudeur ! »

Mais le problème, alors, devient proprement spirituel, et c'est sur la loi divine de la pureté chrétienne que s'interroge maintenant Green : pourquoi Dieu et son Eglise nous imposent-ils un commandement si difficile à pratiquer ? Et ce familier de Gide, mais qui jamais ne consentit à souscrire à l'immoralisme de son ami, ne peut trouver de justification satisfaisante à un commandement si difficile : « L'Eglise, qui nous défend de tels actes, que ne nous donne-t-elle en même temps la force d'endiguer l'instinct ? Où est la solution du problème ? La continence parfaite ? Mais, sauf dans certains cas, elle risque de provoquer un détraquement physique et moral. Tout le monde ne peut l'accepter. Tout le monde, d'autre part, ne peut accepter la solution du mariage. Alors ? » (IV p. 104).

Ne lisons pas dans ces lignes une fin de non-recevoir ; par esprit chrétien, comme par le souhait de son spiritualisme trop platonicien, Green accepte spéculativement la loi de la chasteté chrétienne. Mais il souffre de ne pouvoir lui être pleinement fidèle. Il faut comprendre que son cas est, sur le plan spéculatif comme sur le plan de la sensibilité, un cas assez anormal : en vertu de son expérience, Green est porté à voir en l'homme une dualité corps-esprit engagée dans une lutte sans merci. Sa sensibilité, en effet, lui pose d'insolubles problèmes. Sans cesse, il les reprend et les ressasse, et, si nous en croyons ses confidences, il y revient sans cesse dans ses conversations intimes avec ses amis religieux. Son tempérament même, qui rend pour lui ces problèmes impossibles à résoudre, lui donne, pour les poser, une

acuité, une profondeur, une subtilité qui ont quelque chose d'effrayant : un tel homme demande des directeurs et des confidents singulièrement avertis...

D'autant que le problème se complique du fait de la responsabilité du romancier. Green avec sa lucidité sans faille, comprend que ses romans sont la transcription du monde infernal qu'il porte en lui — et notamment de ce refoulement du désir qui est sa croix. « J'ai relu ce que j'ai écrit de mon roman, écrit-il à propos de *Moïra*. Comment ne verrai-je pas que c'est la transposition de ma propre histoire ? L'éternelle lutte contre moi-même. J'ai mis en scène un protestant comme on prend un pseudonyme, mais ici je me cache très visiblement, si je puis dire » (V. p. 253). Et avec plus de précision encore : « J'hésite à faire entrer en scène cette odieuse *Moïra* que j'étranglerai avec joie par les mains de Joseph. » (V. p. 293) — « Le roman que j'écris est un long cri de haine contre l'instinct » (V. p. 319).

C'est donc son propre état morbide et peccamineux qu'il découvre aux yeux de tous dans ses romans. Il en a honte, et cependant il s'y sent poussé par une sorte de volonté de vivre : s'il ne se délivre pas en écrivant, il sera empoisonné, — disons les mots brutaux : écrire semble à Green le seul moyen d'échapper à la folie qui le guette... Mais c'est diffuser le poison qui brûle son cœur : « Je ne crois pas qu'il y ait de roman qui ne contienne de poison » (V. p. 183). « Le vrai romancier ne domine pas son roman, il devient son roman, il s'y plonge. Entre lui et ses personnages, la complicité est plus profonde même qu'il ne le croit, et s'ils pèchent, il pèche aussi de quelque manière... Je voudrais savoir si le fait d'écrire un roman est compatible avec l'état de grâce » (IV, p. 192-193)... Cette idée est sans cesse présente à l'esprit de Green quand il compose : « On ne peut écrire quand on a la crainte perpétuelle de pécher en écrivant » (IV, p. 203). — « Un homme en état de grâce peut-il écrire un roman ? Un homme qui écrit un roman peut-il rester longtemps en état de grâce ? Y a-t-il un roman sans péché ? Peut-on plonger dans le monde du péché, comme fait le romancier, et n'en pas recevoir quelque atteinte ? » (IV, p. 249) — « Hier, je demandais au Père C... : « Que feriez-vous si l'on vous disait, alors que vous seriez en train de travailler à un vitrail : Attention, gardez-vous d'y mettre du bleu ; le bleu, c'est le péché ! Telle est ma situation en présence de mon roman. Il faut hardiment passer outre et prendre sur soi la responsabilité du mal que l'on peut faire aux autres et à soi-même, mais il résulte de tout cela une tristesse abominable ».

Que répondre à de si poignantes confidences ? Des mots de l'Écriture nous reviennent en mémoire et on voudrait les murmurer à ce cœur si droit et à ce malade torturé d'anxiétés et de scrupules : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs » (Mt. IX, 13) — « Ses nombreux péchés ont été pardonnés car elle a témoigné

beaucoup d'amour » (Lc. VII, 47) — « Le publicain » descendit chez lui justifié, au contraire de l'autre » (Lc. XVIII, 14) — « Là où le péché avait abondé, la grâce a surabondé » (Rom. V, 20) — « Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort » (II Cor. XII, 19). — « Je suis tout en Celui qui me fortifie » (Phil., IV, 13). Il semble bien que ce soit dans cette direction que, malgré des crises extrêmement violentes, s'oriente, pacifié, la réflexion de Green : « Mes romans laissent entrevoir dans de grands remous ce que je crois être le fond de l'âme et qui échappe toujours à l'observation psychologique, la région secrète où Dieu travaille... » (V, p. 126). Mais cette confiance exige une profonde humilité, une acceptation de soi, qui, dans le cas d'un malade, réclame un détachement héroïque : « Mon plus grand péché aura été de ne pas vouloir accepter la condition humaine » (V, p. 233). Dire cela, non par forfanterie, mais humblement, n'est-ce pas avouer que telle est la prière intime de ce pécheur qui s'accuse ? Et on aimera à méditer, malgré l'idéalisme dont elle n'est pas totalement dépouillée, cette profonde réflexion sur l'Incarnation, en souhaitant, fraternellement, que le mystère central du Christianisme devienne, pour Green, une source de paix et d'apaisement : « Réfléchis à la grande douleur que l'Incarnation a dû être pour le Christ. Qui de nous, à un moment ou l'autre, n'a souffert de se sentir emprisonné dans un corps ? Prison que nous portons avec nous, avec les limites continues qu'elle impose à l'âme. Cependant, nous sommes des hommes nés de la chair ; mais, pour Dieu, être enfermé dans cette geôle... » (IV, p. 87).

Ce catholique, qui a si fort le sens de « l'Eternel », a-t-il assez le sens du Christ ? Seul le mystère de l'Incarnation peut lui donner l'humble courage d'accepter sa « condition humaine », avec la souffrance très particulière que lui impose son tempérament intellectuel et sa sensibilité troublée. Ce Christ, le Verbe *fait chair* se révélera toujours davantage, nous en avons la certitude, à sa prière confiante : « Parfois, il suffit de prier dix minutes avec ferveur pour sentir que quelque chose se passe, que l'âme essaie de se détacher du monde, mais les prestiges de l'imagination sont terribles. Garder la foi jusqu'au bout, comme on peut, comme une bougie allumée qu'on défendrait du vent en l'entourant de son manteau, c'est tout ce qu'on peut espérer. Mais on ne réussit pas à oublier qu'à 16 ans, on voulait tout simplement devenir un saint ; on était alors dans le vrai : il n'y a d'honorable que cette ambition-là » (IV, p. 67).

L'analyse que nous avons donnée de l'œuvre et de la personnalité — les deux sont inséparables — de Julien Green nous dispense d'insister longuement sur les précautions que demande la lecture des romans de cet auteur. L'univers morbide où ils nous plongent ne sera supporté sans risque que par ceux qui ont acquis une solide expérience des âmes anxieuses et troublées et qui savent y lire l'évocation d'une inquiétude spirituelle d'un caractère assez spécial et assez morbide. Pour comprendre ces romans, et n'être pas déconcerté, il semble

que la lecture du *Journal* (au moins les deux derniers tomes parus : 1943-1950) soit indispensable. Une expérience personnelle nous en a fait prendre conscience : ayant étudié *Moïra*, sans connaître la personnalité de son auteur, nous avons proposé de ce roman une interprétation inexacte : nous prêtions à Green une « théologie » protestante de la justification — qui, de fait, semble ressortir de l'ouvrage lui-même — alors que le *Journal* nous a révélé que les passages incriminés étaient seulement l'impression d'une angoisse intérieure en face d'un problème personnel impossible à dominer... C'est dire combien est délicate l'exacte intelligence d'une œuvre romanesque qui est, à sa façon, un journal spirituel.

Bien peu de lecteurs sont aptes au métier de confesseur et de directeur spirituel ; il y faut, outre la grâce d'état, de longues années de réflexions, de prière, de contacts apostoliques. Avec une confiance audacieuse, qui lui semble aller de soi, et peut-être s'imposer, Green s'adresse à son lecteur comme à un ami qui soit capable de le comprendre et de l'aider. « Le romancier est tout ce qu'est son livre, s'il y croît, s'il se laisse prendre, s'il ne subit pas lui-même l'envoûtement de cette chose monstrueuse qui sort de son cerveau — car le roman est un monstre — il n'écrit plus de romans, il en fabrique » (IV, p. 192). Responsabilité du romancier, mais aussi responsabilité du lecteur ! Il ne s'agit pas de juger celui qui se livre à nous, mais de l'écouter comme un confesseur écoute son pénitent !

Aussi bien, c'est aux prêtres, aux psychologues catholiques, à des éducateurs très avertis et au courant des problèmes psychiatriques et des névroses d'origine sexuelle fréquente aujourd'hui que nous réserverions cette œuvre profonde et trouble. Elle peut apporter beaucoup, s'ils savent comprendre le drame spirituel qu'elle suggère et les problèmes de vie chrétienne qu'elle pose. Mieux éclairés par ce cas psychologique d'une extraordinaire profondeur et d'une étonnante lucidité, ils retireront de cette lecture une affection fraternelle pour celui qui, discrètement, leur a confié le trouble de sa vie intérieure et s'uniront à la prière de cette âme que Dieu appelle à lui par le chemin austère de la souffrance et de l'angoisse — cheminement mystérieux qui la conduit à la paix de Dieu. « Même quand la route est sombre et que l'horizon se perd dans les ténèbres, savoir que nous sommes aimés par la lumière et par l'amour, quelle sécurité délicieuse ! » (III, p. 273) — « Je ne sais pas où je vais. Je suis un aveugle qui saisit le bas de la robe du Christ et qui ne pose plus aucune question sur la route à prendre ou le but du voyage, car la route et le but, c'est Dieu, tout ensemble » (III, p. 276).

La fraternelle compassion et la sympathie qu'inspire à ses lecteurs le *Journal* de Julien Green ne doit cependant pas faire illusion : son œuvre romanesque peut provoquer des ravages en des âmes émotives, prédisposées à l'introspection, et à l'inquiétude. C'est par une mise en garde sans restriction qu'il nous faut conclure. Au vrai, la plupart des romans de cet auteur, romans de cauchemar et de folie,

sont tellement déconcertants qu'ils sont à peu près illisibles : citons par exemple *Minuit, l'Autre sommeil, Varouna*; certains autres, comme *Adrienne Mesurat* ou *Mont Cinère*, qui reprennent à peu près le même thème, sont des romans morbides qu'on ne peut que déconseiller à quiconque a souci de sa santé mentale. Le plus célèbre, parce que littérairement le mieux réussi, des romans de Green, le seul que lise le grand public, est *Moïra*. Nous avons dit qu'il était une sorte de confession; Green avoue y avoir transposé sa propre histoire. Ce roman trahit une obsession sexuelle, qui ne peut être que troublante; la profondeur des analyses d'une psychologie anormale, la violence des éclats, qui révèle le refoulement, et laisse entrevoir un total déséquilibre, le puritanisme exaspéré, et ce climat de « platonisme », qui semble maudire la chair, dont les appétits possèdent littéralement le pauvre Joseph, tout cela rend ce roman malsain; ici encore, nous sommes sur les confins de la folie. Il convient donc que des lecteurs respectueux de leur hygiène mentale et de l'équilibre de leur sensibilité s'abstiennent résolument de la lecture des romans de Julien Green. Ils s'exposeraient imprudemment en s'en permettant la fréquentation sans de graves raisons, et sans une culture psychologique et religieuse suffisante pour les mettre à l'abri.

FAITS ET COMMENTAIRES

En quelques lignes

Le règlement municipal 1025 est modifié.

Le Service des Lectures de l'Action catholique du diocèse de Montréal tient à exprimer ici sa reconnaissance à Messieurs les membres du Comité exécutif et à Messieurs les conseillers municipaux pour l'énergique mesure qu'ils adoptaient le 1er septembre dernier, et visant à faire disparaître des montres, des étalages et des lieux publics tout magazine, livre ou illustration de nature à blesser la morale. Nous souhaitons ardemment que l'esprit de collaboration des citoyens et le zèle vigilant de la police municipale travaillent désormais de concert pour mettre fin au trafic sordide qu'opèrent depuis trop longtemps des mercantis sans scrupules, dont le rôle d'aguicheurs a déjà eu assez de désastreux effets.

Nous reproduisons ci-dessous le décret adopté par le Comité exécutif, le 26 août 1953.

« A une séance du Comité exécutif de la Cité de Montréal, tenue à l'hôtel de ville, le 26e jour d'août 1953, en la manière, et suivant les formalités prescrites par la loi, à laquelle séance sont présents : MM. les conseillers Asselin, président, Pitts, Fillion, Dozois et Hanley, membres dudit Comité.

Il est décrété et statué comme suit :

Article 1 — L'article 9 du règlement no 1025 est remplacé par le suivant :

« Article 9 — Il est défendu de mettre en vue, de poser ou de coller, ou de permettre qu'il soit mis en vue, posé ou collé, dans aucune rue ou place publique, devant les théâtres ou cinémas ou dans les vestibules (lobbies) des théâtres ou cinémas, dans les vitrines des magasins, occupés ou non, des librairies, des kiosques de journaux, des tavernes ou hôtels, dans les tramways ou dans tout autre endroit où ils peuvent être vus du public, des affiches, peintures, dessins, photographies, statues ou magazines, livres ou toutes illustrations faisant ou non partie de ces livres, ou toutes publications ou tous imprimés, montrant du nu ou du demi-nu, qui n'ont pas été préalablement soumis au directeur du service de la police et approuvés par lui. »

Article 2 — Le présent règlement fait, quant à la pénalité et à toutes autres fins que de droit, partie du règlement du no 1025, qu'il modifie. »

* * *

Le temps des vagissements a assez duré.

Le cinéma canadien-français, puisqu'il faut l'appeler par son nom, est un rejeton bien malingre, dont les vagissements viennent à intervalles réguliers tirer notre public du sommeil où lui permet de sombrer chroniquement le rythme mou d'une vie culturelle et artistique dont l'atonie a quelque chose d'atrophiant. Hélas ! le temps n'est plus où, dans la Rome antique, le père conservait droit de vie et de mort sur l'enfant naissant. De nos jours, le paternal a perdu jusqu'à ce sens critique élémentaire qui lui permettrait d'apprécier à sa vraie valeur l'enfant de son péché. On ne jette plus à l'égoût le fils débile, on le dépose tout bonnement dans le giron du public. Et gare à ce dernier s'il refuse d'adopter le sagouin de ces messieurs ! Bien entendu, ces remarques ne visent que nos incorrigibles gâcheurs de pellicule. Car ils méritent beaucoup plus d'attention qu'ils ne sauraient le croire eux-mêmes — ce qui, entre nous, n'est pas peu dire...

Ne nous adressant à aucun des intéressés en particulier, mais à tous, à l'exception de M. Gratién Gélinas, nous nous permettons de leur demander s'ils entendent pousser encore bien loin le ridicule et perpétuer encore très longtemps l'ère des vagissements. Nous savons la bêtise humaine sans limites, mais nous gardons la conviction profonde que la masse a parfois de ces sursauts d'indignation qui prouvent qu'on ne la trompe pas impunément. Les imposteurs ne sont pas son fait. Devant l'infantilisme où vagit notre production cinématographique québécoise, qui n'en arriverait à se demander si les camelots du septième art chez nous ne sont pas en train de ruiner, dans l'esprit du public, l'intérêt que suscita à ses débuts une industrie prometteuse ? En s'inscrivant dans la ligne des cinq ou six plus notoires navets prélevés au hasaard de notre production, le film de M. Henry Deyglun, *Cœur de maman*, constitue une nouvelle pièce à conviction. Il est inconcevable qu'une industrie où, en définitive, ne manque ni le talent ni l'argent, n'ait réussi à faire de son quatorzième coup d'essai qu'un nouveau coup d'apprenti inapte. Et qu'on ne vienne pas plaider les circonstances atténuantes en invoquant le succès populaire d'un mélodrame aussi fade et éculé, car la naïveté

a des bornes. Oh ! il n'y a malheureusement pas à chercher bien longtemps les causes d'une telle anémie, les facteurs d'une aussi lamentable démission de l'honnêteté professionnelle. Nos cinéastes canadiens-français souffrent tout simplement d'un manque de culture qui, par comparaison avec un Delannoy, un Clouzot et un Cayatte, leur donne figure de pygmées sinon d'incapables. Quant à l'ambition impérieuse qui les tenaille de découvrir le Pactole, par quel miracle parviendraient-ils à la concilier avec les exigences parfois brutales qu'impliquent le respect d'une culture et la recherche désintéressée de la Beauté ? Où paît le Veau d'or, la Muse doit apprendre à ne pas demander son reste.

LIVRES NEUFS A PRIX REDUIT

Collection SELECTA (pages choisies)

96 PAGES CHACUN

Ronsard	Madame de Sévigné	Alfred de Vigny
Lamartine	Guy de Larigaudie	Théophile Gautier
Baudelaire	André Chénier	Louis Mercier
Villon	Alfred de Musset	Georges Duhamel

Prix de détail \$0.35 chacun

Prix de REDUCTION \$0.10 chacun

(par la poste \$0.15)

Cette réduction n'est en vigueur que pour novembre et décembre.

FIDES — 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal — PL. 8335

Littérature canadienne

RELIGION

Doctrines

O'NEIL (Louis-C.)

La Chaire de Mgr Desranleau. Extraits de sermons, conférences, causeries, allocutions du premier archevêque de Sherbrooke, colligés par Louis C. O'Neil. Sherbrooke, Apostolat de la Presse [1953]. 233p. 20.5cm.

TB

En colligeant les nombreux textes qui composent *la Chaire de Mgr Desranleau*, M. Louis-C. O'Neil a voulu rendre hommage à la mémoire d'un prélat qu'il a aimé et dont les lumineux enseignements demeurent une source très riche de doctrine.

Dans une préface qui est avant tout un portrait magistral de l'orateur, le journaliste sherbrookoïse fait ressortir les traits dominants d'une personnalité que des dons admirables prédestinaient à l'éloquence. Pour ceux qui connurent l'archevêque, ce portrait brossé d'une plume alerte et sans apprêts s'avère d'un tel réalisme qu'il devient presque impossible de croire à une épreuve posthume. Le modèle conserve ici tout le dynamisme, toute la fougue et toute la force qui naguère rassemblèrent dans l'enceinte de la cathédrale Saint-Michel un auditoire assidu et avide de l'entendre.

Quatre parties composent le tribut de M. O'Neil. La première renferme cinq pièces de circonstances prononcées par le prélat au banquet de son sacre, à la

mort de Mgr Alphonse-Osias Gagnon, lors de sa nomination comme archevêque, lors des fêtes de l'érection du diocèse de Sherbrooke en Eglise métropolitaine et à l'occasion de la réception du pallium et de la remise de décorations pontificales et diocésaines à une soixantaine de fidèles du diocèse. Dans la seconde partie, composée de prédications de l'Avent (1938 et 1941), l'enseignement du prélat porte sur le sacrement de mariage, le Christ, principe d'unité, la prière et la pénitence. La troisième partie, plus variée que les précédentes, illustre le souci de Mgr Desranleau d'apporter à chaque élément de la société le message chrétien. Ses allocutions aux cultivateurs, aux ouvriers, aux constructeurs, aux conseillers municipaux, aux hommes d'affaires, aux professionnels, aux malades, aux vieillards, aux prisonniers, aux jeunes gens spécialisés, aux étudiants et aux gardes-malades trahissent un sens éclairé des besoins respectifs, un zèle ardent à dispenser le pain de la parole divine. Dans la quatrième partie, le lecteur recueillera des aperçus rapides sur les sociétés neutres, le Pape, les clubs catholiques, la sainteté laïque, la mort, les lectures, la famille et les modes. L'éloge funèbre prononcé par Son Eminence le Cardinal Paul-Emile Léger aux funérailles du prélat couronne admirablement ces pages tout imprégnées de suavité évangélique et de charité pastorale.

Comme chacun peut s'en rendre compte, *la Chaire de Mgr Desranleau* est un livre qui n'a rien de l'artificiel qui caractérise presque toujours les hommages rendus à la mémoire des grands disparus. M. O'Neil a été merveilleusement inspiré en laissant la parole au pasteur défunt ; il a évité le péril de la grandiloquence. Puisse son volume, qui s'adresse à toutes les classes de la société, porter dans le peuple la lumière bienfaisante d'une âme dont la grande passion fut celle des âmes. Mgr Desranleau vit toujours dans le souvenir de ses diocésains, mais cette gerbe de ses enseignements contribuera efficacement à décupler les fruits de son apostolat et à lui assurer la gratitude de nombreux lecteurs.

DANIEL RIVARD

Histoire religieuse

PANNETON (G.) et MAGNAN (A.).

Le diocèse de Trois-Rivières 1852-1952. Biographies sacerdotales, organisation diocésaine, notes historiques. [Trois-Rivières] Editions du Bien Public [1953]. 374 p. ill. 23 cm.

TB

Le 8 juin 1952 marquait le centenaire de l'érection canonique du diocèse des Trois-Rivières.

Désireux de graver dans la mémoire de la population trifluvienne le souvenir des célébrations grandioses qui se déroulèrent à cette occasion, deux prêtres du diocèse, M. le chanoine Georges Panneton et M. l'abbé Antonio Magnan, ont entrepris d'élever un monument à la mémoire des bâtisseurs de l'Eglise des Trois-Rivières.

Dans ce volume-souvenir, honoré d'une lettre de Son Excellence Mgr G.-L. Pelletier et d'une préface de Mgr Albert Tessier, les auteurs offrent au lecteur une documentation précieuse, appelée à rendre de grands services au clergé, aux communautés religieuses, aux institutions d'enseignement, aux chancelleries, aux historiens. Rédigées avec un admirable souci de précision dans le détail et au terme de minutieuses enquêtes, ces pages constituent une source unique puisqu'elles renferment les biographies détaillées des évêques, des dignitaires et de tous les prêtres vivants, du diocèse des Trois-Rivières, les biographies abrégées de tous les prêtres qui sont nés ou qui ont vécu dans le diocèse depuis cent ans, une histoire résumée du diocèse, de 1852 à 1952, et divers tableaux statistiques.

C'est avec raison que Mgr Tessier a pu écrire dans la préface : « Les auteurs de cette encyclopédie religieuse ont accompli une tâche qui fait honneur à leur patience courageuse et à leur souci méritoire d'exactitude historique. [...] Leur récompense est d'avoir si bien réussi à mettre en lumière les apôtres trop oubliés qui ont édifié l'Eglise trifluvienne. »

GILLES LACERTE

LITTÉRATURE

Romans

FRANCHEVILLE (Geneviève de).

Le calvaire de Monique. Montréal, Paris, Fides, [c 1953]. 150p. 21cm. (Coll. *Rêve et Vie*).

TB

Dans un style très simple quoique imagé et vivant, l'auteur nous raconte l'histoire d'une famille



Geneviève de FRANCHEVILLE

canadienne-française qui, influencée par un milieu différent du sien, perd peu à peu les caractéristiques de sa race pour s'enliser dans le malheur.

La famille de Monique s'exile des quartiers français de la métropole pour s'installer à Westmount où elle croit que le voisinage « anglais » facilitera, avec la connaissance de cette langue, sa réussite matérielle et la vie sociale des enfants.

Mais les parents de Monique semblent ignorer les dangers spirituels qu'implique une telle transplantation de milieu. L'ambiance anglo-saxonne est protestante et l'influence trop prolongée d'une religion étrangère ébranle parfois sournoisement les assises d'une foi traditionnelle.

Et voilà la porte ouverte au

drame religieux, par le mariage mixte de Monique. D'autres malheurs suivront, nés de ce reniement de la tradition canadienne-française.

G.B.

RIVIERE (Lucille).

Miki. Roman. [Montréal] Ed. Lopas, s.d. 205p. 19cm. \$1.50 (par la poste \$1.65).

TB

O littérature ! que de crimes on commet en ton nom. Cette parodie du mot célèbre de Mme Roland montant à l'échafaud en dit long sur l'admiration que nous vouons à l'œuvre d'une romancière dont le mérite réside avant tout dans le geste héroïque (?) qu'elle pose en livrant au public quelque deux cents pages de prose indigeste et rebutante. Mme Lucille Rivière, si nous en croyons notre dépit et cette rata-touille de « bons sentiments » que constitue *Miki*, y gagnerait indubitablement à refréner un vertigo littéraire dont la qualité de son roman nous permet de diagnostiquer les symptômes alarmants. Dieu ! sur quel ton et en quels termes faudra-t-il recommander le silence à certains scribouilleurs, si leur démangeaison d'écrire continue encore longtemps de les rendre sourds aux conseils de la prudence et de l'honnêteté les plus élémentaires !

Écrit avec une incorrection dont il serait décevant qu'elle ne vaille à l'auteur, avec le haro de la critique, la pitié et les services d'un professeur de syntaxe bienveillant, ce roman occupe le tout premier rang dans une production littéraire prodigieusement fertile en navets et autres crucifères. Il est regrettable que la romancière,

en possession d'un sujet consistant, se soit cantonnée dans le genre éculé de la fadaise attendrissante et ait sacrifié la vigueur à la sécheresse, la psychologie à l'essoufflement. Son livre porte la marque infaillible de l'impuissance aiguillonnée, de l'inspiration haletante et de la vacuité irrémédiable. Hélas ! un reste de bienveillance indulgente nous invite à taire ici des sentiments dont l'expression intégrale risquerait de laisser croire au lecteur que nous accordons à cette gnoçnote une importance indue.

JEAN LEBRUN

HISTOIRE

RUMILLY (Robert).

Petite histoire du Canada. Illustrations de Paul Beaulieu. [Paris] Mame [c 1953] 87p. ill. h.-t. 28 cm. (Coll. *Contes en images*).

J
La Maison Mame publiait tout récemment à l'intention de la jeunesse française une *Petite histoire du Canada* par Robert Rumilly dont la réputation d'historien n'est plus à faire. Illustré avec une verve puissante où la spontanéité le dispute à la fraîcheur, par le peintre canadien-français Paul Beaulieu, second Grand Prix de Peinture de la Province de Québec, cet album fera certainement connaître aux étrangers notre pays sous un jour avantageux. Il serait souhaitable que chaque petit Canadien puisse disposer d'un exemplaire de ce magnifique ouvrage. Le panorama historique que déploie ici M. Rumilly constitue la plus heureuse synthèse d'Histoire du Canada jamais mise chez nous à la disposition de l'enfance.



Robert RUMILLY

Dans un style alerte, vivant et clair, l'historien évoque les temps héroïques de la Nouvelle-France, retrace l'œuvre des premiers pionniers, l'épanouissement des provinces françaises aux XVII^e et XVIII^e siècles, relate les événements qui rattachèrent le Canada à la Couronne d'Angleterre, expose les phases de l'évolution du pays vers l'indépendance et montre l'accession du Canada au rang de puissance internationale. Ces pages, il va sans dire, rencontreront un accueil assez peu enthousiaste auprès des historiens rompus aux subtilités de la critique historique, car l'auteur y fait avant tout œuvre de vulgarisateur. M. Rumilly a déjà assez souvent fait preuve de son sens à la fois objectif et personnel de l'Histoire pour que le lecteur lui fasse con-

fiance à l'occasion d'un ouvrage qui se situe en marge de toutes les controverses. L'historien s'adresse ici à des esprits non initiés et leur parle un langage sans prétention. Mieux que quiconque il sait les périls d'un sujet trop vaste et de la nécessité d'être bref. Qu'il ait su concilier d'aussi heureuse façon les exigences de la rigueur scientifique et le devoir de présenter à la jeunesse un ouvrage adapté suffit à faire de cette *Petite histoire du Canada* une réussite.

Puisse le lecteur canadien-français réserver à cet album attrayant et illustré avec un art remarquable l'accueil chaleureux que nous lui souhaitons.

Richard MORIN

GÉOGRAPHIE

BROUILLETTE (Benoît) et
DAGENAIS (Pierre).

Géographie. Quatrième année. Illustrations de Jean-Charles Faucher. Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 1953. 71p. ill. 21.5cm.

J

L'enseignement de la géographie en quatrième année a pour but de développer le sens de l'observation, du vocabulaire et de la faculté d'expression chez l'enfant en même temps que d'assurer son initiation à une connaissance plus raisonnée de son milieu. Désireux de répondre à ces exigences du programme officiel d'enseignement en vigueur dans la Province de Québec, MM. Benoît Brouillette et Pierre Dagenais proposaient dernièrement aux maîtres un manuel ayant pour objet d'aider l'élève de quatrième année à voir, à comprendre et à décrire les réalités concrètes du petit

monde qui l'entoure.

Assez déroutant de prime abord par sa disposition typographique originale et par l'emploi successif des caractères noirs et des caractères légers, ce manuel deviendra un précieux instrument de travail pourvu qu'on se donne la peine de découvrir le bien-fondé et l'utilité d'une formule pédagogique qui n'a vraiment rien de très révolutionnaire. Le premier mérite de cette formule est qu'elle tient compte du degré de développement des facultés intellectuelles de l'écolier. Au lieu de lui présenter la science sous des dehors ingrats et rebutants, une telle méthode s'emploie à frapper le sens visuel de l'enfant par une disposition aérée, des illustrations qui constituent de véritables sources de connaissances, et des planches schématiques.

Il faut savoir gré aux auteurs de ce manuel pour l'effort de clarté, et même de joie que représentent ces quelque soixante-dix pages de texte vivant et émondé. En plus d'une connaissance plus précise de la nature, des hommes et de la terre qu'il habite, l'écolier canadien-français puisera dans ces leçons un enthousiasme nouveau pour l'étude de la géographie. Il n'y a de sciences mortes ou ennuyeuses que celles que l'incurie et la paresse incitent à considérer comme telles. Ce petit manuel en est une preuve irréfutable.

DANIEL RIVARD

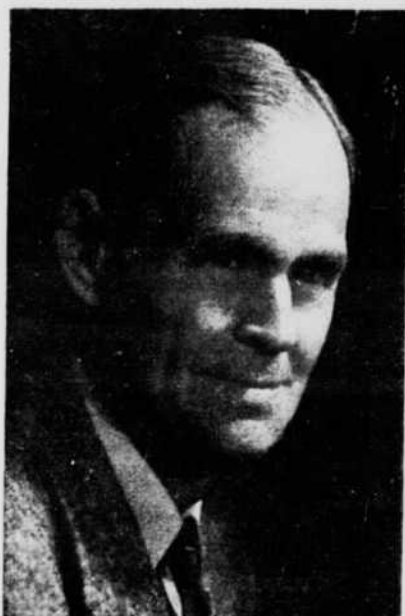
MAGNAN (Jean-Charles).

Sur les routes d'Haïti. New-York, Virginie, Floride, Iles Bahama, La Jamaïque, Haïti, Montréal, Paris, Fides [1953]. 184p. h.-t. carte, 23cm. \$3.00 (par la

poste : \$3.15).

Par définition, un récit de voyage n'est pas une monographie. Il n'y a donc pas à s'étonner du fait que la curiosité intellectuelle trouve assez rarement son compte à la lecture de cette relation heurtée et inégale que constituent habituellement les notes d'un carnet de voyage. *Sur les routes d'Haïti* de M. Jean-Charles Magnan n'échappe pas à cette remarque préliminaire même si l'auteur y fait preuve d'un sens de l'observation très éveillé et d'indéniables dons de narrateur. Ce livre garde la trace des impressions notées à la hâte, au rythme heurté des arrivées et des départs. De là cet abandon et ce décousu inhérents à un genre soumis aux aléa de l'itinéraire.

D'aucuns nous prêteront peut-être, bien à tort cependant, l'intention de juger décevant et dépourvu d'intérêt le dernier livre de M. Magnan. Directeur de l'enseignement agricole et membre de l'Académie d'agriculture de France, l'auteur s'intéresse avant tout, dans ce second ouvrage sur l'île d'Haïti, à l'épineux problème de l'agriculture haïtienne et à l'économie. Mise en demeure de répondre aux besoins d'une population très dense (300 habitants au mille carré), l'économie d'Haïti ne dispose pas actuellement des capitaux nécessaires pour empêcher l'érosion du sol dans les montagnes, pour parfaire l'irrigation des cultures et pour instruire les masses paysannes. Pour remédier à cet état de choses ruineux, première cause d'une production insuffisante, M. Magnan préconise la vulgarisation des bonnes méthodes de culture et d'élevage, de



Jean-Charles MAGNAN

la science agricole, « des soins de culture, de l'irrigation, du reboisement et de la conservation des sols, d'une voirie améliorée, des coopératives et d'un crédit agricole ».

En marge de ces considérations de l'agronome chargé d'une mission officielle, l'auteur de *Sur les routes d'Haïti* nous livre ses impressions de touriste émerveillé par la beauté enchanteuse du paysage antillais. Quelques réflexions sur la richesse du folklore haïtien, la floraison artistique et culturelle que connaît présentement ce pays, la langue savoureuse et les mœurs pittoresques des insulaires viennent étoffer ce récit. Ajoutons à ceci d'innombrables renseignements sur la faune, la flore, l'industrie et les ressources minières et agricoles

d'Haïti et nous aurons une idée de la valeur documentaire d'un ouvrage qui fera les délices de ceux qui rêvent d'évasion et de départ vers les îles lointaines.

Il est vraiment dommage qu'il faille relever dans ces pages de lourdes fautes d'orthographe, l'emploi de termes impropres et le tour alambiqué de certaines phrases.

PIERRE VILLIERS

BIOGRAPHIES

LEGARE (Romain), o.f.m.

Un apôtre des deux mondes : le Père Frédéric Janssoone, o.f.m., de Ghyvelde. Montréal, Librairie Saint-François, 1953. 385p. h.-t. 20.5cm.

TB-A

De l'expression même de l'auteur, le R.P. Romain Légaré, o.f.m., cet ouvrage d'une très grande valeur documentaire « tient le milieu entre la biographie critique et la biographie populaire ». C'est dire que le présent volume veut avant tout répondre aux demandes les plus pressantes du grand public, en proposant un récit fidèle et circonstancié de la vie du P. Frédéric Janssoone dont il est permis d'espérer que Rome, dans un avenir rapproché, reconnaîtra la sainteté.

Né de la tentative périlleuse et ardue d'émonder un ouvrage touffu consacré à la mémoire du serviteur de Dieu, le livre que présente aujourd'hui le P. Légaré ne retient du texte soumis à la révision que le fond de documentation et la répartition des chapitres. C'est donc à partir des sources les plus sûres — sources manuscrites ou imprimées, témoignages oraux — que le nouveau biographe tente la reconstitution

des lieux où se déroula l'enfance du P. Frédéric et où se déploya son zèle apostolique ; c'est donc à des témoignages irréfutables qu'il recourt pour évoquer dans sa surnaturelle grandeur et dans son admirable pureté la physiologie morale du fils de saint François. Mais le souci de rigueur historique qu'affiche le P. Légaré dans *Un apôtre des deux mondes...* ne doit pas inciter le lecteur de cette recension à croire à la sécheresse du récit. Tout au long de ce pèlerinage qui nous conduit du petit village de Ghyvelde situé à l'extrême pointe nord-est de la Flandre française, à l'humble cellule conventuelle où s'éteignit le religieux le 4 août 1916, en passant par Bordeaux, Jérusalem, Trois-Rivières et Montréal, le biographe sait imprégner sa narration de ferveur respectueuse, d'émotion discrète et de tendre vénération. A cette âme douce, généreuse et bien trempée que fut le bon P. Frédéric, l'auteur voue une admiration qui, au cours du récit, gagne peu à peu le lecteur et le touche jusqu'aux larmes. Je crois qu'il est impossible de lire ces pages sans se sentir pénétré par ce message de pénitence, d'énergie chrétienne et de charité que fut la vie de l'homme de Dieu.

ALAIN MERCIER

LIVRES POUR LES JEUNES

LAFORTUNE (Ambroise).

Le secret de la rivière perdue. [Illustrations de Pierre Roux]. Montréal, Paris, Fides [1953]. 121p. ill. 23.5cm. (Coll. *la Grande aventure*).

A

Il s'agit ici de la réimpression d'un roman scout paru en 1946

aux Editions Fides, et où Ambroise Lafortune raconte aux jeunes les aventures d'une troupe de scouts partis à la recherche d'un trésor caché dans les Laurentides. Au cours de cette expédition, les héros connaîtront autre chose que le plaisir de la route et les charmes de la vie de camp : ils vivront une aventure dont ils garderont longtemps le souvenir. Une bande organisée, au courant des activités des scouts, épie leurs démarches, cherche par tous les moyens possibles à leur dérober le trésor et réussit à les tenir en

haleine durant tout leur séjour dans les Laurentides.

L'auteur, ancien chef scout, offre ici à la jeunesse un roman vivant et d'un intérêt palpitant. En plus de trouver une évocation de la vie scout, le lecteur suivra avec anxiété les péripéties d'un drame vraiment passionnant par ses imprévus, la beauté des caractères qui y sont présentés et la fine psychologie dont fait preuve l'auteur dans l'analyse de ses personnages.

G. B.

Littérature étrangère

PHILOSOPHIE

Psychologie

Limites de l'humain, [Paris] Desclée de Brouwer [c 1953]. 341p. 21.5cm. (les Etudes Carmélitaines).

TB-S

Les travaux compris dans ce recueil des *Etudes carmélitaines* ont été lus, commentés et discutés lors du VIII^e Congrès International de Psychologie Religieuse tenu à Avon en septembre 1952. Plus de vingt spécialistes de renom, théologiens, pathologistes et psychologues ont participé à ces assises ; il va sans dire que ces conférences, savantes pour la plupart, s'adressent surtout aux personnes appelées à soigner les corps humains ou les âmes. Tout de même, ceux à qui, selon le mot de Térencia, « rien de ce qui est humain n'est étranger » — et je pense en particulier aux éducateurs, parents ou maîtres — tous auront intérêt et profit à prendre

connaissance de quelqu'une de ces études.

Sous un premier chef, on explique certaines prérogatives humaines, dont l'une des plus éclatantes est l'acte d'art que Stanislas Fumet voit comme un « dépassement glorieux de nous-mêmes », « le plus clair de l'essence humaine », « cette volonté désespérée de l'homme pour survivre au destin qui le condamne à mort, pour arrêter le cours du temps... et pour essayer d'appriivoiser Dieu, l'Eternel, en lui faisant une image d'homme, et en faisant à l'homme une ressemblance de Dieu. Tout l'art humain n'a jamais témoigné que de divinisation et d'incarnation ». Ici, Fumet rejoint nettement la pensée de Malraux. Le Dr J. Filliozat étudie quelques phénomènes somatiques ou psychiques remarquables dans l'Inde, cette terre d'élection pour l'étude des limites des pouvoirs humains ; quoiqu'il s'en tienne au stade premier de l'investigation,



TÊTE DE LAOCOON

il soulève néanmoins pour tous le voile sur des mystères qui ne cessent encore de nous étonner, par exemple, ces exploits extravagants d'ascétisme, de lévitation, etc. A côté des réelles prérogatives humaines, il y a leurs caricatures et notamment cette folie des convulsions de Saint-Médard dont le philosophe d'Alembert pouvait dire qu'elle avait achevé d'avilir les Jansénistes en les rendant ridicules. Le Dr Vinchon montre, preuves historiques et scientifiques à l'appui, que « les choses se sont passées chez les convulsionnaires de Saint-Médard comme chez les malades mentaux et les hystériques ». Il importe de comprendre que « ces facteurs naturels peuvent reculer les pouvoirs humains jusqu'à donner l'illusion du miracle ». Autre caricature des pouvoirs humains, ce sont les machines dites autogou-

vernées, le Robot, dont le Dr Cessa et le Prof. Lhermitte établissent selon les plus récentes expériences les principes et les applications. Ce sont là jeux de savants qui, comme le dit Bossuet, seraient fort plaisants si l'on n'y mettait pas tant de sérieux.

La deuxième partie de ce cahier d'études est consacrée à l'analyse de l'acte libre et de ses frontières. Le P. M.-M. de la Croix y disserte in extenso de la notion philosophique de liberté et de la structure de l'acte humain. Problème primordial : l'homme jouit-il toujours de l'usage de sa liberté et dans quelle mesure ? « Une réponse erronée, ou ne serait-ce que trop nuancée, note le savant religieux, peut entraîner, en psychologie et en morale, les fourvoiements les plus ruineux ». Cette analyse de l'acte humain, l'auteur l'élève sur les solides assises de l'ontologie de l'agir des plus grands thomistes de notre époque. L'illustration des limites intellectuelles et psychologiques de l'acte infra-humain chez l'animal ou de l'acte humain chez les créatures humaines déficientes, est donnée par plusieurs cas cliniques présentés respectivement par le Prof. Soullairac et le Dr Desclaux. Un article lumineux présenté par le Dr Fr. Delto : *Acquisition de l'autonomie*. Puis questions brûlantes d'actualité : La morale est-elle inscrite dans notre psychisme ? la morale dans son rapport avec les faits biologiques ; justice objective et justice subjective ? Trois questions délicates étudiées par le Prof. E. De Freeff, le Dr H. Samson, s.j. et le Dr S. Rousset.

Au sommet de l'acte humain : le martyr, cette dernière partie contient des travaux remarquables. Pour ne citer que les principaux : *Pour une théologie du martyr* (Mgr C. Journet) ; *la Béatification et la canonisation des martyrs* (P. G. de Ste-Marie-Madeleine) ; *Renoncement de soi-même ou masochisme affectif* (Dr Ch.-H. Nodet). Ce dernier examen sur le comportement névrotique du Whiskey-Priest, de Graham Greene, a pu soulever des points d'interrogation. Il est indéniable que ce prêtre pose un sérieux problème psychologique et spirituel qui a fait verser beaucoup d'encre. Cette donnée d'une attitude instinctive qui pousse obscurément à une forme de la destruction de soi, le Dr Nodet la propose dans les limites du reste où il paraîtrait finalement fondé de la retenir. Cette précaution prise, l'auteur ajoute, pour préciser davantage sa démarche clinique, qu'il « demeure bien certain que la sainteté aux yeux de Dieu est supérieure à l'équilibre aux yeux des hommes ».

Donc, l'ensemble de ces études sur les formes secrètes enfermées dans l'être humain constitue en toute réalité une mine de renseignements sur toutes les zones d'intérêt. Au sortir de cette lecture, je ne puis que penser au mot de Montaigne dont toutes les découvertes modernes ne font que corroborer la vérité profonde : « C'est un sujet merveilleusement vain, divers et ondoyant que l'homme ».

ROL.-M. CHARLAND, c.s.c.
HORNEY (Karen).

L'auto-analyse. Paris, Stock, 1953. 262p. 19cm. (Série Psycho-

logique). \$2.70 (par la poste : \$2.80).

B

Egalement prise entre le désir de lutter contre le freudisme et celui de développer sa propre doctrine, la célèbre psychanalyste allemande tente d'illustrer, sur un point particulier, l'opposition de son apostolat de confiance en la nature humaine aux vues pessimistes de Freud sur cette dernière. Livré à lui seul, l'homme est la proie de ses instincts ou de ses mécanismes de défense névrotiques ; il ne peut conquérir son autonomie qu'avec le secours d'un psychanalyste : voilà — selon Horney — ce que dit le Maître de Vienne. Pour elle, au contraire, le moi tend naturellement et de façon saine à se développer et à se réaliser ; la névrose n'apparaît que si cette tendance a été brimée par l'entourage chez le jeune enfant ; enfin, même brimée, cette tendance reste en général suffisamment forte pour permettre à l'adulte de se tirer d'affaire par lui-même. Le but explicite de l'ouvrage est d'indiquer aux personnes désireuses de tenter cette dernière expérience quelles connaissances et quelles méthodes sont requises pour y réussir. Désormais, semble-t-il, on peut se psychanalyser soi-même. Ce livre s'adresse aux adultes.

G. B.

SCIENCES SOCIALES DARBON (Michel).

Le conflit entre la droite et la gauche dans le catholicisme français 1830-1953. Préface de Joseph Vialatoux. Toulouse, Privat [c 1953]. 296p. 18cm. (Coll. *Notes conjointes*). \$1.25 (par la poste \$1.35). B

Le malaise qui, depuis 1830, règne en France peut faire croire aux observateurs du dehors que le catholicisme français, mortellement atteint, demeure voué à la désagrégation. Dans un livre « de bonne foi », qui constitue une prise de conscience impartiale et franche, M. Michel Darbon s'est appliqué à étudier la genèse des divergences qui opposent les catholiques français, à déceler dans un passé, d'ailleurs encore proche, les expériences révélatrices et décisives et à expliciter les causes profondes et les constantes d'un désaccord qui n'a rien d'accidentel.

Contrairement à ce que pourraient penser certains, l'auteur, dans ces pages, ne se refuse pas à l'option, mais il refuse de choisir dans « la nuit ». Mû par le désir de voir clair dans des luttes douloureuses, M. Darbon, ainsi qu'il l'a écrit aux dernières pages de son livre, ne saurait accepter d'un cœur léger des dissensions au bout desquelles il y a des guerres sans merci, des souffrances et des impuissances. L'homme contemporain vit écartelé entre des aspirations contraires dont il ne veut sacrifier aucune et qui l'empêchent de réaliser son unité spirituelle. Il n'entend pas s'adonner aux certitudes sommaires du fanatisme et refuse le neutralisme qui n'est, en fin de compte, qu'une démission. Il en arrive ainsi à préférer sa déchirure « comme si elle était la condition inévitable d'une sincérité vraiment humaine ». M. Darbon qu'une expérience personnelle du tourment de l'homme moderne a laissé inquiet devant les incertitudes humaines, n'ignore rien du conflit qu'il évoque et

son livre aidera les hommes de bonne volonté à vaincre son angoisse.

En conclusion de cette « œuvre de psycho-sociologie, instruite d'histoire, et animée d'intention et de réflexion spirituelle », l'auteur constate que le salut ne réside pas dans une alliance trop étroite de la politique et de la religion, car les avantages que les intéressés croient y trouver sont toujours passagers et suivis d'amers lendemains. L'unité spirituelle de l'homme contemporain ne sera rendue possible, conclut-il, que par l'assainissement des esprits et des cœurs, la réforme intérieure, l'effort moral, l'attachement commun et désintéressé à la vérité, l'amour sincère et profond de la liberté.

Le conflit entre la droite et la gauche dans le catholicisme français est un témoignage impartial, sincère et optimiste.

JEAN-PAUL PINSONNEAULT

SCIENCES APPLIQUEES

Anthropologie

FROMENTIN (Pierre).

Recherche des premiers hommes. [Paris] Mame [c 1953]. 175p. h.-t. 21.5cm. (Coll. *Découvertes*, no 2).

TB

Dans un petit livre de cent soixante-quinze pages, présenté sous jaquette en couleur vernie et illustré de nombreux documents photographiques, M. Pierre Fromentin entraîne son lecteur dans un pèlerinage fort intéressant au labyrinthe de la préhistoire. La découverte de ces mondes qui, à travers les grandes perturbations de l'évolution terrestre, ont su perpétuer jusqu'à nous le souvenir

plusieurs fois millénaire des origines de l'humanité a vraiment quelque chose d'accablant et il faut savoir gré à l'auteur de *Recherche des premiers hommes* d'avoir su adapter aux dimensions et aux exigences d'un ouvrage de vulgarisation les données arides d'une science encore assez imprécise.

Au mérite d'avoir écrit un ouvrage clair et d'une lecture passionnante, s'ajoute, chez l'auteur, celui de n'avoir pas tronqué les perspectives d'un sujet vaste et périlleux, d'avoir souligné à l'occasion les limites de l'information scientifique et d'avoir mené à terme avec un rare bonheur son projet de reconstituer à partir de vestiges la vie de la société humaine primitive. Qu'il traite des âges néolithiques, qu'il ressuscite les hommes du mésolithique ou qu'il évoque les temps paléolithiques, M. Fromentin ne le fait qu'en s'appuyant sur les données certaines de l'anthropologie, de la paléontologie, de la zoologie, de la dendrochronologie et de l'analyse pollinique. Sa documentation basée sur les analyses scientifiques les plus exactes, lui permet d'aborder l'étude de la flore, de la faune, de l'industrie, de la population, des pratiques funéraires, des modes de sépulture, du rituel magique de la chasse, de l'évolution des peintures et des gravures pariétales. Mais là où éclate avec le plus de force, croyons-nous, l'objectivité rigoureuse du savant qu'est M. Fromentin, c'est lorsqu'il confesse sans fausse modestie l'impuissance de la science actuelle à résoudre le problème des concepts religieux des hommes de la préhistoire, la difficulté de da-



L'ÂGE D'AIRAIN
par Rodin

ter les grandes périodes de l'ère préhistorique, le caractère élémentaire du savoir scientifique sur les causes des périodes glaciaires et l'impossibilité d'émettre une hypothèse sur le degré de parenté existant entre les différents types d'hommes découverts par les préhistoriens. Une franchise aussi louable de la part d'un auteur dont le sujet s'accommoderait pourtant assez bien du merveilleux le plus fantaisiste, a pour effet de mettre le lecteur en confiance.

Tous voudront lire ce livre qui est une clé aux mystères de la vie dans l'univers que nous habitons.

CLAUDE RICHARD

LITTERATURE

Ecrits divers

BLOND (Georges).

La grande aventure des balei-

nes. [Paris] Amiot-Dumont [c 1953]. 255p. h.-t. 20.5cm. (*le Cercle du Livre de France*).

TB

La grande aventure des baleines, que présentait récemment à ses lecteurs le Cercle du Livre de France, est un livre fascinant et du plus haut intérêt. L'auteur, M. Georges Blond, qui, dans *l'Île de la Déesse* s'était appliqué à décrire la vie des phoques, met cette fois sa science et son talent à nous renseigner sur les mœurs des grands mammifères marins qui hantent les eaux antarctiques et sur les méthodes de chasser la baleine au XIXe et au XXe siècles. Le second chapitre de l'ouvrage, intitulé *Créatures du cinquième jour*, constitue une magnifique leçon d'histoire naturelle sur les mœurs et l'habitat du cachalot, du mégaptère, de la baleine, du rorqual et de l'orque. Quant aux deux derniers chapitres, ils composent une synthèse antithétique de l'histoire de la chasse à la baleine.

La baleine, que l'auteur nous fait voir tour à tour avec les yeux du chasseur et avec ceux de l'observateur dépourvu de toute avidité, représente un véritable trésor, car la chimie moderne obtient à partir de l'huile de baleine, non seulement des lubrifiants, mais aussi de la glycérine, de la margarine, du savon, des crèmes de beauté, des cosmétiques et des produits servant à la fabrication des peintures et des vernis et à celle des étoffes. Il n'est donc pas étonnant que l'homme se soit livré très tôt à la chasse de ce monstre précieux. Les premiers chasseurs dont les chroniques font mention sont les Basques qui,

à bord de leurs rafiots, chassèrent la baleine jusque dans les eaux d'Irlande, d'Islande, du Groënland et même de Terre-Neuve. A ces initiateurs succédèrent les Hollandais, les Anglais et les Norvégiens.

Dans son chapitre : *l'Ere du cachalot*, M. Blond décrit la vie des chasseurs de cachalots au XIXe siècle. Quelques notes liminaires sur l'arrimage et l'appareillage du navire de chasse à cette époque trahissent chez l'auteur une connaissance exacte des anciennes chroniques. Mais le centre d'intérêt du chapitre réside dans la description de la chasse et de ses diverses phases : harponnage, mise à mort, dépeçage et cuisson. De vivants et pittoresques détails sur la vie à bord des baleiniers font de ce chapitre un véritable essai documentaire. Comme il le précise lui-même, l'auteur utilise ici des récits d'aventures et des notes biographiques rédigées par Nelson C. Haley; il se sert à plusieurs reprises de ces documents comme de canevas et développe des épisodes que Haley a souvent mentionnés en quelques lignes. Il introduit aussi dans la croisière du *Charles Morgan* des épisodes pris dans les journaux de bord d'autres baleiniers de cette époque.

Après ce tableau de valeur plutôt historique, M. Blond offre à son lecteur une reconstitution exacte de la chasse à la baleine sous sa forme la plus moderne. Recourant de nouveau au procédé de synthèse utilisé dans le chapitre précédent, le narrateur rassemble ici à bord du même navire-usine norvégien et du même vapeur de chasse des faits qui se sont



Georges BLOND

déroulés à bord de différents baleiniers, et il attribue à quelques personnages typiques des actions accomplies par plusieurs. Qui songerait à reprocher à M. Blond l'emploi répété d'un tel procédé, lorsque les descriptions qu'il nous livre conservent toute la vie et toute la précision du documentaire photographique ? Il est dommage cependant, — mais comment en imputer la faute à l'auteur ? — que la vie rude et le métier épuisant des chasseurs d'aujourd'hui apparaissent comme moins exaltants et leurs luttes moins épiques sur ces navires munis d'appareils de radio-thermie, de pilotes automatiques, du radar, de sondeurs à ultra-sons, du *direction-finder* et du harpon explosif inventé par le norvégien Svend Foyle en 1870.

En dépit de quelques réserves que nous contraignent à formuler en terminant la phrase souvent invertébrée de l'auteur et un souci parfois excessif de vulgarisation, nous reconnaissons volontiers à M. Blond le mérite d'avoir écrit un livre fascinant et instructif. Quelques pages de son dernier ouvrage tendent à pénétrer d'adoration l'esprit du lecteur en face des merveilles de la Création.

JEAN-PAUL PINSONNEAULT

LUPPE (Robert de).

Albert Camus. Paris, Editions Universitaires [c 1952]. 122p. h-t. 17.5cm. (Coll. Classiques du XXe siècle, no 1). \$0.95 (par la poste \$1.05).

B

Dans ces pages didactiques où il décrit l'œuvre d'Albert Camus et s'interroge sur sa cohérence, M. Robert de Luppé n'a pas voulu faire œuvre de critique, mais d'initiateur à la pensée essentielle d'un écrivain dont le nom s'impose d'ores et déjà dans la littérature contemporaine comme l'un des plus brillants. Rares sont les auteurs qui, jusqu'à présent, étaient parvenus à démêler avec une telle maîtrise l'écheveau de la pensée camusienne et à la rendre intelligible au profane. Le mérite de M. de Luppé n'est donc pas mince et le lecteur lui saura gré d'avoir su expliciter les notions essentielles fondamentales d'une œuvre touffue et marquer les deux moments de la recherche métaphysique de son auteur.

Parmi les notions fondamentales de l'œuvre de Camus, il importe de relever celles du suicide, de l'absurde, de la révolte, de la liberté et de la passion. Selon



Albert CAMUS

l'auteur du *Mythe de Sisyphe*, le suicide pose le problème du caractère dérisoire de la vie et procède du sentiment de l'inutilité de la vie quotidienne. Mais Camus rejette le suicide comme réponse possible à l'expérience absurde qu'il définit comme une prise de conscience du rapport de confrontation qui lie le monde à moi-même. A l'origine de la pensée et de l'action, Camus place le sentiment de l'absurde, émotion confuse et indéterminée dont le rôle est de livrer à l'individu une vision du mécanique, du temps, de l'étrangeté du monde et de la mort. A cette prise de conscience de l'absurde par la conscience, une seule réponse, selon le philosophe, demeure possible : la révolte qui est, par définition, « un affrontement per-

pétuel de l'homme et de sa propre obscurité ». Il est dommage que cette révolte, principe de l'héroïsme camusien, soit sans espoir puisque née d'une vision de la mort absolue. Mais alors que devient la liberté dans ce système dont la cohérence révèle les dons de dialecticien de son auteur ? — Rien d'autre qu'une arme de la conscience chez l'homme libéré par l'expérience absurde.

Désireux d'illustrer le mouvement d'évolution de la pensée camusienne, M. de Luppé compare deux des œuvres les plus représentatives de l'écrivain, écrites à huit ans d'intervalle : *le Mythe de Sisyphe* (1943) et *l'Homme révolté* (1951). Il note d'abord dans ces pages le passage de l'absurde à la révolte et ensuite le changement d'accent à l'intérieur de cette dernière. Dans un cas, l'expérience absurde aboutit au jaillissement des sensations, dans l'autre, au contraire, il s'agit de découvrir une structure, un ordre, une règle. L'absurde, au dire du théoricien, n'est valable que comme point de départ ; il est *moteur* parce qu'il pose dans le même temps deux termes qui doivent être surmontés par une *création*. Mais, alors que l'auteur du *Mythe*, dans sa notion de révolte, mettait l'accent sur l'élément irrationnel, celui de *l'Homme révolté* la met sur la conscience, sur le *désir de clarté* qui s'oppose à l'obscurité. Remarquons que cette fidélité à la conscience, chez Camus, n'est jamais étouffée par l'affirmation triomphante de la sensation ni par la glorification intellectuelle de la révolte.

Pour faire suite à l'exposé schématique de ces notions maîtresses,

M. de Luppé aborde sommairement l'esthétique de Camus, inspirée par la révolte. Ces pages présentent quelques réflexions originales de l'écrivain sur la mission de l'art, les caractères de l'œuvre d'art, la création révoltée, le roman et le style. En terminant l'auteur cherche dans l'œuvre romanesque et dramatique de Camus une illustration des données ésotériques de l'écrivain sur la conscience, l'absurde et la révolte.

Écrit par un esprit féru d'idées claires et précises sur une philosophie quasi inextricable, le premier fascicule de la collection *Classiques du XXe siècle* parvient à disséquer un système où le lecteur non initié risque à tout instant de se perdre. L'absence de tout point de vue critique dans ces pages en réserve cependant la lecture aux adultes cultivés.

JACQUES LACROIX

STAROBINSKI (Jean).

Montesquieu par lui-même.
Images et textes présentés par...
Paris, Editions du Seuil [1953].
190p. ill. 18cm. (Coll. *Ecrivains de toujours*).

TB

Voltaire a dit emphatiquement : « Le genre humain avait perdu ses titres, M. de Montesquieu les a retrouvés. » Il y a beaucoup de vérité dans ce mot du célèbre écrivain. L'auteur de *L'Esprit des lois* fut, de fait, le premier à débrouiller l'histoire du droit et à montrer la gravité de ces réalités qui sont la garantie de la dignité humaine. Et non seulement Montesquieu a défini de façon extraordinairement précise et forte les valeurs de la vie civique (justice, vertu, frugalité), mais il a, ce faisant, annoncé l'histoire héroï-

que de la fin du XVIIIe siècle et inauguré une manière d'écrire l'histoire qui se passera désormais des « grands hommes » et ne voudra connaître que les causes générales.

Né au château de La Brède, le 18 janvier 1689, Charles-Louis de Secondat, baron de Montesquieu, mourut à Paris, le 10 février 1755. Il fut, note M. Jean Starobinski, avec son compatriote Montaigne, l'un des rares qui sachent occuper les mi-distances, sans se laisser gagner par la médiocrité. D'une nature saine et généreuse, Montesquieu fut avant tout un homme heureux. Pour lui, le bonheur réside dans la stabilité vitale et consiste moins dans le plaisir que dans « une capacité aisée de recevoir le plaisir ». Aussi, cet homme qui en mainte occasion sut attribuer la primauté absolue à la sensation, à la disposition corporelle, à la structure de la « machine », se contenta-t-il toujours d'un bonheur qui voue l'homme à l'humain. On ne saurait, en conséquence, s'étonner des limitations, aujourd'hui unanimement admises, d'une morale que caractérise le refus simultané de l'ambition de gloire et de l'ambition d'argent : Montesquieu opte pour l'humain, s'emprisonne dans « un bonheur de sécheresse » en se refusant à l'engagement du sacrifice. Il condamne l'ascétisme comme la débauche, et renonce à l'idéal héroïque sous prétexte que cet idéal ne peut plus être vécu authentiquement.

Traitant des idées sociales et politiques de l'auteur des *Lettres persanes*, M. Starobinski souligne les lacunes de la pensée de Montesquieu, cerne la notion de loi



MONTESQUIEU

mise de l'avant par l'écrivain et fait ressortir l'antithèse à laquelle aboutissent les données successives du penseur sur la liberté. « Nous sommes libres partout où il y a des institutions, écrit-il, partout où un organisme social se développe selon ses lois ; mais nous cessons d'être libres sitôt que le pouvoir devient violence, — et tout pouvoir, par définition, tend à devenir abusif. »

Que Montesquieu ait tenté de faire de la religion l'associée complaisante du droit est un fait indiscutable ; qu'il ait adopté à l'endroit de la religion chrétienne une attitude double demeure évident. Les lecteurs de *Montesquieu par lui-même* sauront gré à son auteur d'avoir poussé le souci de l'impartialité jusqu'à relever les attaques que le glorieux baron, par des voies détournées, men-

contre le christianisme en confrontant ses dogmes avec ceux de la foi musulmane, en prouvant qu'on peut expliquer l'histoire sans recourir un seul instant au Dieu des chrétiens comme principe d'interprétation, en démontrant la malfaisance politique du monachisme, en protestant contre les injustices monstrueuses et en voulant se passer du Christ.

Grâce à cette petite brochure, rédigée par un maître-analyste de la pensée de Montesquieu, le lecteur sera admis à pénétrer plus avant dans une doctrine dont l'épreuve de l'histoire a depuis longtemps révélé les failles, mais dont l'originalité et l'importance ne sauraient laisser croire à un futile jeu d'esprit.

JEAN-PAUL PINSONNEAULT

Fiction

ANGELANNE (Reynaud d').

L'autre bonheur. Paris, Ed. Gautier-Languereau, 1953. 253p. 18.5cm. (Coll. *Bibliothèque de ma fille*). \$1.00 (par la poste \$1.10).

TB

Dans *L'autre bonheur*, Reynaud d'Angelanne reprend un thème presque entièrement dénué d'originalité et réussit malgré tout à offrir au lecteur un récit vivant, alerte et plein d'intérêt.

Deux amies inséparables, Line et Moony, aiment Ludo, mais pour des motifs bien différents. Alors que la première, douce et raisonnable, porte au jeune homme une affection sincère et désintéressée, son amie, jeune fille légère et inconstante, ne voit dans cette amitié qu'un sentiment passager. Line n'est pas sans s'inquiéter un peu de voir le charmant mais insouciant Ludo aussi

empressé auprès de Moony. A la suite d'un accident où, par courtoisie, Ludo endosse toutes les responsabilités, celle-ci comprend le caractère déloyal de son attitude à l'endroit d'un jeune homme qui, d'ailleurs, ne l'aime pas vraiment lui non plus. Et l'éternel jeu de l'amour et du hasard gardant ainsi tous ses droits, la pétulante Moony accepte enfin l'amour du frère de Line, Didier, qu'elle a toujours considéré comme un personnage assommant, cependant que Ludo revient vers Line.

Voici un roman de nature à faire mieux aimer la vie familiale. Le romancier ne craint pas de souligner au début les inconvénients pour la formation des enfants d'une maison « courant d'air », d'un foyer où les parents, souvent absents, s'occupent plus de leurs affaires et de leurs plaisirs que de leur devoir d'éducateurs. Des événements qui auraient pu être tragiques provoqueront chez les parents de Moony une réaction salutaire. Quant à l'évolution de cette dernière, elle fera comprendre à tous les jeunes que la jeunesse est autre chose qu'une aventure sans lendemain et une joyeuse farandole.

PIERRE MERCURE

BEROUX (Louis).

Le bon Dieu et ses égarés ! Paris, Ed. du Conquistador, 1953. 262p. 19cm.

B?

Nous avons tous rêvé, au moins une fois dans notre vie, d'un monde meilleur que le nôtre, d'un monde où il y aurait plus de justice et de charité. M. Bérroux, non seulement a fait ce rêve, mais il a pris la plume pour nous le dé-

crire. Il fait descendre le bon Dieu sur la terre et lui prête des paroles qui ne sont pas du tout conformes aux enseignements de l'Eglise ! Le Tout-Puissant envoie les âmes de ses interlocuteurs visiter les planètes où sont réincarnées les âmes des défunts et où elles reçoivent des récompenses ou des punitions proportionnées à leurs actions passées. M. Bérroux applique le principe : On est puni par là où on a péché.

Le livre de M. Bérroux fait réfléchir, tout en distrayant. Les lecteurs formés en feront leur profit ; quant aux autres, ce livre pourrait leur faire tort sur le plan théologique, social et moral.

L.-M. BARON, c.s.c.

HISTOIRE

MARCELEY (Jean de).

Le meurtre de Schoenbrunn. [Paris] Corrêa [c 1953]. 273p. 20.5cm. (*le Cercle du Livre de France*).

TB

S'il faut en croire M. Jean de Marceley, les mémoires du comte de Prokesch-Osten, du comte de Montbel et du maréchal Marmont n'auraient contribué à nous donner qu'une fausse idée de la personnalité du Duc de Reichstadt, et l'œuvre des poètes n'aurait servi qu'à créer autour du prince captif une légende qui, petit à petit, aurait pris la place de l'histoire. Selon ces témoins, le fils de l'Aigle fut un caractère faible, paresseux et pusillanime, un jeune homme malingre, emporté à vingt-et-un ans par la phtisie. Le but que se propose l'auteur de *le Meurtre de Schoenbrunn* est de rétablir le vrai caractère du duc, d'effacer les images erronées qu'on traça de lui, bref d'é-

tablir sa réelle personnalité et de démontrer à l'aide de preuves matérielles scientifiques pourquoi et comment il est mort.

L'Aiglon est mort assassiné ! Voilà la bouleversante conclusion à laquelle en arrive M. de Marceley après avoir scruté méticuleusement et avoir analysé impartialement les textes constitués, d'une part, par la relation des symptômes observés par les membres de l'entourage de la victime et, d'autre part, par la relation des divers symptômes de l'empoisonnement par l'anhydride arsénieux, magistralement exposés par le professeur René Fabre dans son traité de Toxicologie. Le jeune roi de Rome, on s'en souvient, fut arraché dès l'âge de trois ans à cette France dont il devait garder fidèlement le souvenir et amené prisonnier à Vienne. C'est là que, sous la surveillance de l'impitoyable prince chancelier Metternich, l'impérial enfant eut à subir les pires vexations et à gravir un calvaire quotidien qui devait enfin le conduire à une mort prématurée. Doué d'un esprit positif, d'une mémoire prodigieuse et d'une perspicacité naturelle, le prisonnier de Schoenbrunn sut, en dépit de la vigilance sans cesse en éveil de ses gardiens, percer le mystère dont on entourait, pour garder l'héritier de toute velléité de puissance, la mémoire de l'Empereur. Or, cet échec de la politique de l'infémal chancelier, échec rendu plus périlleux encore du fait de l'agitation de l'Europe vers 1830 et des complots bonapartistes qui se multipliaient en France, menaçait d'entraîner la ruine de la politique menée par Metternich depuis

1809 et la ruine du trône des Habsbourg. Il n'y a donc pas à s'étonner outre mesure que le sinistre chancelier ait cru devoir recourir au poison pour conjurer le péril et faire disparaître le prince dont le seul nom risquait à tout instant d'allumer la guerre en Europe. Dans le violent réquisitoire que constitue *le Meurtre de Schoenbrunn*, M. de Marceley étaye son accusation sur des preuves tirées des récits de Prokesch, ami fidèle du jeune prince, et sur le rapport du docteur Malfatti. Faisant allusion aux bruits répandus à la mort de l'Aiglon et aux accusations qui ne tardèrent pas à courir de par le monde et plus particulièrement en Autriche, l'historien montre avec quelle habileté le meurtrier sut les étouffer en confiant l'autopsie du cadavre aux chirurgiens et médecins de la cour, praticiens à la solde du gouvernement.

Dans cette monographie historique d'un intérêt passionnant, M. Jean de Marceley fait preuve d'un sens très averti de l'Histoire et d'un esprit critique remarquable. Aussi, cet ouvrage, tout en portant la marque de la plus rigoureuse information, demeure-t-il un essai à la portée de tous en même temps qu'une mise au point lumineuse sur un des drames les plus émouvants et les plus pathétiques de l'histoire du XIX^e siècle. Et le témoignage de l'auteur nous émeut d'autant plus qu'il porte la marque d'une ferveur et d'une fidélité qui, par delà les frontières de cette vie, ne doivent pas manquer de réjouir une âme que le destin sevrera de bonne heure de toute affection humaine.

RICHARD VARIN

BIOGRAPHIES

RYELANDT (Dom I.).

Saint Benoît. Sa physionomie morale. 2e édition. Maredsous, Editions de Maredsous [1953]. 127p. 18cm.

TB

Le caractère est ce qui distingue au moral une personne d'une autre et constitue le fond intime de sa personnalité. Compte tenu de cette définition sommaire, est-il possible, après quatorze siècles, de se faire une idée objective de la physionomie morale d'un homme, c'est-à-dire de reconstituer avec certitude les traits saillants de sa personnalité intime? C'est à cette tâche ardue qu'un fils spirituel de saint Benoît a voulu s'appliquer dans le livre que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs.

Conscient de la rareté des documents mis à sa disposition pour cette recherche de nature plutôt psychologique, Dom Ryelandt s'est efforcé de serrer de près les deux seuls textes capables de lui dévoiler l'âme du saint : la Règle bénédictine et le récit des miracles de saint Benoît rédigé par saint Grégoire le Grand. A la lumière de ces sources, les deux seules vraiment authentiques, l'auteur s'est appliqué à discerner quels sont les points sur lesquels le saint Législateur insiste ou aime à revenir, à analyser sa manière personnelle de traiter certains sujets, à remarquer en quel sens il modifie et adapte les citations de Cassien, enfin à relever certaines expressions révélatrices de



SAINT BENOÎT
par dom André Boutou

l'état d'âme profond du Père du monachisme occidental.

A la lecture de ces pages où la physionomie morale de saint Benoît se détache en un relief qui la rapproche de nous, notre époque comprendra que la spiritualité bénédictine demeure pour elle « une source de vie forte, vécue pour Dieu, dans l'acceptation des devoirs d'état, dans la charité et dans la paix ». Avec saint François de Sales dont la spiritualité offre plus d'une analogie avec celle du grand moine du VI^e siècle, saint Benoît est un des maîtres de la spiritualité dont la doctrine tend le plus à procurer à l'âme chrétienne une certaine aisance dans sa marche, une facilité dans ses rapports avec Dieu.

JEAN LEBRUN

LES DEUX LIVRES DU MOIS

SELECTION DE NOVEMBRE

"TEMPETE SUR LA CHINE"

R. de Jaegher et I. Corbally Kuhn

Après un séjour de 19 années en Chine pour y exercer son ministère, l'auteur nous livre ses expériences personnelles. Son témoignage d'une rare lucidité, tout illuminé de tendresse pour un peuple que nous découvrons, non sans surprise, très proche de nous, rend un son grave et profond. Nous sommes mis en contact direct avec la Chine et les millions d'êtres humains qui souffrent, luttent et meurent tandis que s'y déroule une des plus grandes révolutions des temps modernes.

Format 8 x 5½ — 300 pages



JEAN-FRANÇOIS BITTNER

par l'abbé P. Giloteaux

Un jeune canadien-français, entre au Noviciat des Peres Blancs en vue d'un apostolat futur en Afrique. Mais à la 2e guerre mondiale il est appelé à s'enrôler dans la "Royal Canadian Air Force" pour servir son pays. A la fois méditatif, artiste, poète, gai et enthousiaste Jean-François se donne entièrement à Dieu et au prochain, comme le prouvent les extraits de son journal dans cette prenante biographie.

Format 7½ x 5½ — 138 pages

En DECEMBRE :

NOUVELLE AVENTURE EN AFRIQUE

Jacques Hébert

Tome I — Au pays de la soif et de la peur

Tome II — Hommes noirs et bêtes sauvages

Veuillez m'inscrire dans votre club "Les deux livres du mois" et me faire parvenir les deux livres vedettes de novembre. Je m'engage à acheter, au cours des prochains douze mois, au moins quatre des sélections mensuelles, offertes pendant cette même période. Veuillez m'envoyer gratuitement, votre lettre mensuelle aux membres du Club.

NOM

ADRESSE

VILLE PROV.

[] ci-joint \$2.50 pour les vedettes de novembre.

[] ci-joint \$10.00 pour les vedettes des 4 mois à venir.

[] je paierai après réception de chaque envoi.

[] ci-joint \$28.00 pour les 12 mois à venir.



Les deux livres du mois

25 est, rue Saint-Jacques

*PLateau 8335

MONTREAL

*Propos du dixième anniversaire*¹

Le dixième anniversaire de L'ACBF nous fournit l'occasion de faire le point. Les statistiques révèlent l'essor numérique de notre association et les programmes de nos congrès témoignent l'intérêt grandissant des membres de notre profession à l'égard des travaux qui leur sont présentés. Toutefois, en cet anniversaire, nous ne devons pas nous borner à réciter avec complaisance les résultats acquis ; le moment est venu de prendre conscience des responsabilités qui incombent à notre groupe, de définir nos positions, de nous tracer un programme d'action. C'est ce que je voudrais essayer de faire de concert avec vous.

Formée de catholiques, notre association peut et doit affirmer, soutenir et représenter les thèses catholiques en matière de lectures. Nous devons le faire avec fermeté, mais avec tact, en nous rappelant que le bon Samaritain a d'abord exercé la charité et pansé des blessures et que le père de famille a réservé à l'Enfant prodigue un accueil plein de tendresse et d'amour. Plus que l'intransigeance, l'exemple est à l'origine de bien des conversions.

Formée de bibliothécaires de langue française notre association a pour mission évidente de promouvoir la culture française. Ici encore, l'intransigeance serait funeste. La culture française, constituée par les très larges apports de l'antiquité gréco-romaine, accueillante aux influences italiennes, germaniques, scandinaves, saxonnes, cette culture s'étiolerait en vase clos. Les bibliothèques doivent donc garder leurs fenêtres largement ouvertes sur l'horizon intellectuel du monde contemporain.

Et cependant ! nos bibliothèques doivent garder une physionomie française et ne pas verser dans un cosmopolisme informe. C'est pourquoi je pense qu'il existe, en Canada, des problèmes bien particuliers aux bibliothécaires de langue française : le choix des livres est au premier plan, la rédaction des catalogues au second, mais à part ces données techniques, il y a celles, non moins importantes, qui portent sur la psychologie des relations entre les bibliothécaires et le public, et entre les bibliothécaires et les administrateurs ; copier nos voisins nous entraînerait à des déboires et des malentendus. Enfin, sans fausse honte, mais avec une volonté ferme d'y remédier au plus tôt, reconnaissons que nous ne sommes pas, en matière de bibliothèques, au diapason du monde anglo-saxon qui nous entoure ; nous avons du terrain à regagner et nous y arriverons d'autant mieux que nous resterons groupés entre nous et viserons un but commun.

Voilà pourquoi il était et il reste nécessaire de former un groupement distinct de bibliothécaires de langue française. Est-ce à dire que nous devons renoncer à toute collaboration avec nos collè-

1. Extraits du discours prononcé au banquet du Xe anniversaire par le président de l'ACBF, M. Raymond Tanghe.

gues de langue anglaise ? Certes non ! Nous pouvons dès maintenant, chercher à établir un *modus vivendi* avec les autres groupements de bibliothécaires. Eux aussi ont connu l'âge héroïque et fait du travail de pionniers ; eux aussi ont longtemps sollicité en vain l'appui des pouvoirs publics et des mécènes ; leur réussite nous sert d'exemple et de stimulant et nous avons intérêt à profiter de leur expérience. Et surtout, il y a tout un champ d'activités où la similitude des intérêts, leur identité même, suggère une action commune. Pour cela il faut un minimum de bonne volonté et de compréhension mutuelle.

Pour être plus explicite, permettez-moi d'exposer comment je conçois les relations de l'ACBF avec la Quebec Library Association et avec la Canadian Library Association. Il s'agit, bien entendu, de vues personnelles qui n'engagent ni le Conseil actuel, ni celui qui lui succédera.

Plus ancienne que l'ACBF, la QLA a pris des initiatives fort louables et, grâce à l'influence et au dévouement de personnes très actives, a fait naître un esprit de corps parmi les bibliothécaires ; je me plais à en rendre publiquement témoignage. Lors de la fondation de l'ACBF, ou plus précisément de l'ABC, certains y ont vu un geste hostile et se sont employés à creuser entre les deux associations un fossé que nous essayons patiemment de combler.

Aux raisons que j'exposais plus haut qui motivent l'existence d'un groupe distinct des bibliothécaires de langue française, il faut bien ajouter les difficultés inhérentes à l'absence de bilinguisme intégral. Si chaque Canadien, outre sa langue maternelle, connaissait parfaitement l'autre langue nationale, il n'y aurait aucune difficulté à tenir des réunions où chacun, s'exprimant dans la langue de son choix, serait assuré d'être compris de tous. Or, ce n'est pas ce qui se produit ; la minorité, avec beaucoup de gêne souvent, doit parler dans la langue de la majorité, ou recourir au système laborieux et onéreux des traductions.

Très, très rares sont les personnes qui, avec une égale assurance, une égale facilité, une égale correction peuvent s'exprimer spontanément dans l'une ou l'autre langue. Même s'il ne s'agit que de comprendre ! On voit dans les assemblées où se parle la langue commune à tous, combien nombreux sont les malentendus qui surgissent dans l'interprétation ; que serait-ce si on parlait indifféremment l'anglais et le français au cours de débats ?

Tant que le bilinguisme n'aura pas atteint un plus haut degré de perfection et d'expansion dans le pays, je crois que les séances d'études, les assemblées générales et la lecture des rapports devront se borner à la langue de la majorité dans chaque association. Mais je crois aussi que dans des groupes plus restreints, où il est plus aisé de surmonter la barrière linguistique, les membres des diverses associations pourraient se rencontrer, échanger des vues, étudier ensemble les questions d'intérêt général pour la profession, pouvant requérir de présenter un front commun. Cherchons un moyen pra-

tique de coopérer loyalement avec ceux qui poursuivent les mêmes buts que nous.

C'est dans cet esprit que la CLA, depuis plusieurs années, invite le président de l'ACBF à la réunion annuelle du comité de liaison des associations de bibliothécaires. C'est dans cet esprit que la QLA, lors de la célébration du 20^e anniversaire de sa fondation, a invité votre président à prendre part à son banquet ; c'est dans cet esprit que nous avons nous-mêmes invité ici la CLA et la QLA à envoyer des représentants auxquels nous souhaitons la plus cordiale bienvenue.

Programme d'action enfin envers nos membres. Dès que vous faites partie d'une association, vous êtes en droit de vous demander ce que cela vous rapportera individuellement. Beaucoup d'entre vous, certes, ont adhéré à l'ACBF sans même penser à en retirer des avantages matériels, mais un certain nombre de nos membres espèrent, et c'est leur droit, que l'association leur procurera une amélioration de leur situation. Sur ce point, notre bilan de dixième anniversaire est pauvre parce que nous ne pouvons pas dire que tel ou tel progrès, relèvement de salaires, amélioration des conditions de travail, reconnaissance professionnelle, soit directement dû à l'ACBF. Il ne faudrait cependant pas sous-estimer les cheminements souterrains par lesquels son influence a pu agir, en particulier à l'égard de la fondation ou de l'expansion de bibliothèques.

Quoi qu'il en soit, nous devons faire davantage. Si l'union fait la force, veillons à ce que ce ne soit pas la force d'inertie. D'autres associations ont étudié, proposé et, dans certains cas, fait adopter des échelles de salaires, des normes de classification du personnel, des textes de législation en matière de bibliothèque ; on y a poursuivi, auprès des administrateurs qui tiennent les cordons de la bourse, une campagne d'éducation sur l'opportunité de relâcher ces cordons en faveur des bibliothèques. Tout cela est affaire de longue haleine, mais il faut un commencement, un départ et nous n'avons que balbutiements et que trébuchements. Et pourtant nous sommes en cause !

Nous sommes en cause au chapitre des demandes, des revendications, mais combien plus encore au chapitre de la compétence et de la conscience professionnelle. On prétend qu'il y a un cercle vicieux ; que des personnes qualifiées entreraient en plus grand nombre dans la profession si les salaires y étaient plus élevés et d'autre part on prétend que les salaires restent bas parce que les bibliothécaires ne possèdent pas les qualifications qui justifieraient des traitements plus élevés.

Il appartient à une association comme la nôtre de rompre ce cercle vicieux et peut-être devrions-nous commencer par établir des standards d'admission dans la profession ; nous pourrions offrir aux universités de qui relèvent les programmes d'études dans les écoles de bibliothéconomie, de collaborer avec elles pour le redresse-

ment des programmes et la classification des diplômes. Nous pourrions, et c'est peut-être plus difficile, faire connaître aux employeurs notre appréciation de la valeur de l'expérience acquise comparée aux parchemins décernés. Nous pourrions examiner si certains travaux de bibliothèque ne devraient pas être confiés à des non-bibliothécaires, afin de laisser les tâches qui requièrent une réelle compétence à un petit nombre de bibliothécaires que l'on pourrait mieux rémunérer. Ce ne sont là que jalons d'une route que vous voudrez sans doute parcourir.

J'ai tenu à vous communiquer ces pensées, un peu austères pour la fin d'un banquet, mais l'occasion m'a paru propice, en ce dixième anniversaire, de faire à la fois un retour en arrière et une projection dans l'avenir.

RAYMOND TANGHE

Nouvelles

L'A.C.B.F. et Radio-Canada

Le 4 août dernier avait lieu une réunion convoquée par la Société canadienne d'Education des Adultes au sujet du programme de RADIO-CANADA *les Idées en marche*.

M. Romain Desbois, propagandiste national de la Société canadienne d'Education des Adultes, invita l'A.C.B.F. à cette réunion. Le vice-président, le R.P. Edmond Desrochers, s.j. et la secrétaire, Mlle Alvine Bélisle, se rendirent à la Société RADIO-CANADA, rue Dorchester, où une quarantaine d'invités, représentants de différents mouvements d'Education des Adultes, exposèrent longuement les problèmes susceptibles d'intéresser les auditeurs du programme *les Idées en marche*.

Par la suite, M. Desbois demanda à l'A.C.B.F. le schéma d'un programme qui serait réservé aux problèmes de la lecture et des bibliothèques françaises au Canada.

Nous prions les membres de notre Association de coopérer au succès de ce programme. D'abord en écrivant à M. Edmond Labelle, directeur du programme *les Idées en marche*, Société RADIO-CANADA, 1425 ouest, rue Dorchester, Montréal, P.Q., en vue d'obtenir un horaire de la série de programmes. Nous suggérons que vous mettiez au courant du programme les membres influents des différents mouvements d'Education des Adultes de la localité où vous vous trouvez. Enfin, une lettre d'approbation et de félicitation à la Société RADIO-CANADA donnerait un appui très utile aux organisateurs qui nous auront rendu service. Notre programme passera probablement dans les premiers mois de l'année prochaine.

Ne manquons pas cette excellente occasion de promouvoir la cause des bibliothèques françaises au Canada.

EDMOND DESROCHERS, s.j.

La bibliothèque et l'exposition des Trois-Rivières

Pour la cinquième année consécutive, la Bibliothèque des Trois-Rivières a eu son kiosque dans le Palais de l'Industrie pendant l'exposition régionale des Trois-Rivières, du 23 au 28 août.

En même temps qu'il tournait les pages de son histoire, ce kiosque allait de progrès en progrès. Après avoir débuté dans le plus humble des recoins ayant pour tout ornement une planche formant barrière, il fêta son premier lustre au milieu d'un coquet boudoir, gracieusement agencé par un décorateur de notre ville.

L'an dernier, il inaugurait l'illustration d'un thème. Inspiré par ses voisins immédiats : le Club 4-H et la Société d'horticulture, il mettait en vedette notre rayon d'histoire naturelle.

Cette année, les besoins urgents de la bibliothèque suggérèrent le thème : la Bibliothèque des Trois-Rivières au service de la famille. Ce thème permettait un étalage de volumes susceptible d'attirer le plus grand nombre de personnes. Nous avons distribué en très grande quantité un dépliant illustré, contenant divers renseignements sur la bibliothèque, tels que : statistiques des livres et des films prêtés ; parallèle entre ce qui se dépense aux Trois-Rivières en jeux et boissons, et pour la culture ; horaire des bibliothèques ; enfin, titres de volumes, revues et journaux sur les sujets suivants : *Couture et cuisine, Décoration intérieure, Education des enfants, Hygiène, Loisirs et travaux d'amateur*. D'anciens ou de nouveaux abonnés se sont présentés au comptoir avec le dépliant en mains et le doigt sur le livre désiré.

Cette publicité-là est peut-être la plus efficace que puisse se faire une bibliothèque. Les bibliothécaires, qui se sont constamment tenues au kiosque, ont eu l'impression d'avoir vivement intéressé le public.

Il est curieux de constater la popularité dont jouit le coin de la bibliothèque auprès de la gent enfantine formant actuellement le plus fort contingent d'abonnés de nos bibliothèques. Chez de nombreux adultes, nous avons senti une sympathie croissante, un plus profond intérêt, une plus grande curiosité. Nous avons la conviction que notre kiosque annuel et devenu familier aidera grandement à l'infiltration de la bibliothèque dans la vie trifluvienne.

RITA ROY

M. l'abbé W. Côté aux études à Rome

M. l'abbé Wilfrid Côté de Sherbrooke s'est embarqué tout récemment à bord de l'*Empress of Australia* à destination de Rome où il poursuivra ses études durant trois années.

M. l'abbé W. Côté s'est toujours dévoué sans compter tant pour l'A.C.B.F. que pour l'École de Bibliothécaires de l'Université de Montréal, spécialement à l'occasion des cours et du Congrès de Sherbrooke.

Nos vœux de succès l'accompagnent.

Nomination de M. Claude Aubry

Le 18 septembre dernier, M. Claude Aubry, autrefois bibliothécaire à la Bibliothèque municipale de Montréal où il était chef du personnel, fut nommé conservateur de la Bibliothèque publique d'Ottawa, l'une des plus grandes du pays. M. Aubry est le premier Canadien français à occuper ce poste.

A la fin d'août, lors du congrès de l'Association canadienne des Bibliothèques à Ottawa, il accueillit de la façon la plus aimable un groupe de bibliothécaires de langue française et leur fit faire une visite complète de la Bibliothèque. Non seulement la collection est bilingue, mais aussi les services.

Nos plus sincères félicitations à M. C. Aubry.

Condoléances

Le Conseil de l'A.C.B.F. prie M. Théophile Bertrand, membre du Conseil de l'A.C.B.F. de bien vouloir agréer nos profondes sympathies à l'occasion du décès de son père.

Nous apprenons aussi avec le plus vif regret le décès de Madame Godbout, mère de Mlle Claire Godbout, membre du Conseil de l'A.C.B.F. Nous offrons à notre collègue nos plus sincères condoléances.

Nécrologie

Nous apprenons avec regret, le décès de M. l'abbé Hermini Dubuc, décédé, le 22 juillet 1953 à l'âge de 54 ans.

Ce dernier était conservateur de la Bibliothèque au Séminaire Saint-Charles de Sherbrooke.

Ordonné prêtre en 1925, M. l'abbé Dubuc a été successivement professeur, régent, directeur des études et bibliothécaire. Par ses soins, la bibliothèque du Grand Séminaire s'était enrichie très considérablement.

Diplômé de l'École de Bibliothécaires de l'Université de Montréal, il s'était ensuite donné sans compter auprès de ses élèves et collègues du Séminaire de Sherbrooke.

A ses nombreux amis et parents (spécialement M. et Mme L.-P. Robidoux de Sherbrooke), l'A.C.B.F. offre ses plus sincères condoléances.

Vient de paraître

La Société Canadienne d'Éducation des Adultes présente l'ouvrage suivant : Symposium National sur les organismes privés et les organismes publics dans l'Éducation populaire, publié à Québec en 1953.

La première partie de cet ouvrage porte sur l'actualité, les organismes privés, les tendances et l'éducation des adultes. La seconde partie relate les enquêtes et commissions préparées à ces assises.

« La Société Canadienne d'Éducation des Adultes est un organisme de coordination, de représentation et de recherche dans le domaine de l'éducation des adultes. L'une des plus grandes préoccupations est de fournir à ses membres, qui sont des organisations bénévoles, l'occasion de se rencontrer pour discuter des problèmes qui leur sont communs. Lors de sa dernière assemblée annuelle, en mai dernier, elle a tenu un symposium sur la contribution apportée à l'éducation des adultes par les organismes privés d'une part et les organismes publics d'autre part ».

Mlle Claire Godbout du Conseil de l'A.C.B.F. représentait notre Association à ces journées d'études.

Communiqué

Le R.P. Adélard Dugré, s.j., Résidence des Pères Jésuites, 14, rue Dauphine, Québec, met en vente un certain nombre d'ouvrages reliés au prix uniforme de \$1.00 le volume.

Il s'agit plutôt d'ouvrages pour les bibliothèques populaires ou scolaires, genre Jules Verne, Comtesse de Ségur, Raoul de Navery, et autres ouvrages plus sérieux.

On pourra communiquer directement avec le R.P. bibliothécaire.

Classification des livres

La Bibliothèque de Montréal annonce la publication d'un ouvrage récent intitulé : *Classification des livres*. Plan systématique en usage à la Bibliothèque de Montréal, par Aegidius Fauteux. Edition préliminaire par Juliette Chabot. Préface de Léo-Paul Desrosiers. Montréal 1952.

Aegidius Fauteux, un éducatif canadien d'une compétence reconnue dans le domaine des bibliothèques, ayant pour mission d'organiser une grande bibliothèque d'inspiration catholique, fut heurté par certaines classes de la Classification Internationale Dewey. Il jugea donc à propos de préparer certaines modifications dans les classes Philosophie, Religion, Droit et Histoire Canadienne.

Ce travail vient d'être édité à Montréal. On peut s'en procurer un exemplaire en s'adressant à la Division des Permis et Privilèges, Suite 16, Hôtel de Ville, Montréal au prix de \$1.50, plus 15 sous pour frais de port.

Education sentimentale

CONFIDENCE A UNE JEUNE ADOLESCENTE
par P. Le Cormier — 63 p. 0.35 (par la poste 0.40)

CONFIDENCES A UN JEUNE GARÇON
par Jean Viollet — 60 p. 0.35 (par la poste 0.40)

FIDES

25 est, rue Saint-Jacques, Montréal — PL. 8335

Les fiches de catalogue

Liste des fiches publiées en septembre 1953

Edition de septembre 1953

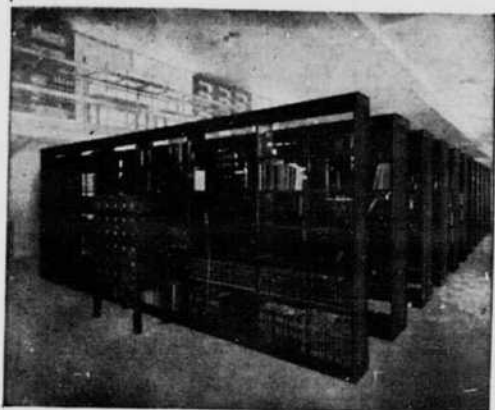
- 53-385 BARBEAU, Marius *Le rêve des chasseurs. J*
53-386 BARBIER, Elisabeth *Julia Vernet de Mogador. B?*
53-387 BERNAGE, Berthe *Sagesse au fil des jours. TB-A**
53-388 BERNIER, R. s.j. *Paradoxes de la vie quotidienne. TB*
53-389 BROUILLETTE, Benoit *Le Canada par l'image. TB-J*
53-390** BROWN, G. W. *Notre histoire. TB**
53-391** BUTLER, Ewan *Goering tel qu'il fut. B**
53-392* CARYL, J. *La mission des laïcs dans l'Eglise. TB**
53-393 CONAN, Laure *L'oublié. TB-A**
53-394 DANNEMARIE, Jeanne *La cité de bienfaisance. TB**
53-395 DANIEL-ROPS *Le porche du Dieu fait homme. TB***
53-396** DANIELSSON, B. E. *L'île du "Kon-Tiki". TB-A*
53-397 DAVALUY, Marie-Claire *Perrine et Charlot à Ville-Marie. J.*
53-398 DELÉPIERRE, J., s.j. *Homme, où vas-tu ? TB-S**
53-399 DESFORÊTS, Benoit *Le p'tit gars du colon. J*
53-400 DESROSIERS, Léo-Paul *Nord-Sud. TB*
53-401 DUMAURIER, Daphné *Ma cousine Rachel. B?*
53-402 DUTIL, Gaston, ptre *Votre religion dans votre vie. TB-A**
53-403 FAGNIEZ, René *Le calvaire de Jean. J*
53-404 FAUCHER de ST-M., N. *Le feu des roussi. J*
53-405 FILIATRAULT, Jean *Terres stériles. B**
53-406 FRANCO, Victor *Mon vélo, l'Amérique et moi. TB-A*
53-407* FRASSATI, Pier Giorgio *Lettres de Pier Giorgio Frassati. TB-A**
53-408 FRISON-ROCHE, Roger *La grande crevasse. TB**
53-409 GAGNON, Auguste-E. *Petite histoire sainte en images. J*
53-410 HÉBERT, Anne *Le tombeau des rois. B*
53-411** JAEGER, Raymond de *Tempête sur la Chine. B***
53-412* LASERRE, Henri *Les apparitions de N.-D. de Lourdes. TB***
53-413 LEMONNIER, Léon *Un résistant catholique. Thomas More. TB**
53-414 L'ÉRMITE, Paul *La divine Providence. TB-A*
53-415 ... *Limites de l'humain. TB-S**
53-416 LONGFELLOW, H. W. *Évangéline. TB-A**
53-417* MASSICOTTE, E.-Z. *Cent fleurs de mon herbier. TB-A**
53-418 MAVIG, Henry *Introduction à la culture personnelle. TB-A*
53-419 PIE XII *Documents pontificaux. TB-S**
53-420 PIE XII *Prières de Sa Sainteté Pie XII. TB**
53-421 PLANTE, A., s.j. *Les écoles séparées d'Ontario. TB-S**
53-422 ... *Quinze ans d'apostolat par le livre. TB*
53-423*** RENDER, H. W. *Les relations infirmière-malade en psychiatrie. TB-S**
53-424 RIVIÈRE, Isabelle *A chaque jour suffit sa joie. TB**
53-425 RUMILLY, Robert *La plus riche aumône. TB**
53-426 SAINT-BRAY *Le miroir vénitien. TB**
53-427 SMET, Françoise *M'en allant promener. TB**
53-428 SPEAIGHT, Robert *Thomas Becket, le saint assassiné. TB**
53-429 TRESE, Léo *La journée d'un curé. TB**
53-430* VAN GAVER, A., p.m.é. *J'ai été condamné à la liberté. TB**
53-431* VINAY, Marie-Paule *Tempéraments et personnalités. TB-S**
53-432 VILLEPELET, Jean, év. *Les plus beaux textes sur s. Jean l'Évangéliste. TB**

* après le numéro d'ordre, indique une série de 6 fiches

** après le numéro d'ordre, indiquent une série de 7 fiches.

*** après le numéro d'ordre, indiquent une série de 7 fiches.

Améliorez
votre bibliothèque



BIBLIOTHEQUES EN ACIER

Permanent. Faites d'acier extra fort recouvert d'émail cuit au four. Demandez nos prix.

Évitez tout désappointement: commandez maintenant.

Prompte livraison.

**ELECTRICAL MANUFACTURING
CO., LIMITED**

Claude Rousseau, prés.
MONTMAGNY, Qué.

Genetière de Francheville

LE CALVAIRE DE MONIQUE

La famille de Monique s'exile des quartiers français de la ville pour s'installer à Westmount où elle croit que le voisinage "anglais" facilitera, avec la connaissance de cette langue, sa réussite matérielle. Et voilà la porte ouverte au drame religieux qui entre par le mariage mixte de Monique.

COLLECTION
"REVE ET VIE"

200 pages — \$1.25
(par la poste — \$1.35)

FIDES

25 est, rue Saint-Jacques
MONTREAL. PL. 8335

TABLE ALPHABETIQUE DES NOMS D'AUTEURS

ANGELANNE (R. d'),	FROMENTIN (P.),	126	O'NEIL (L.-C.),	116
		132	HORNEY (K.),	125
BEROUX (L.),	135	LAFORTUNE (A.),	112	PANNETON (G.) et
BLOND (G.),	1127	LEGARE (R.),	112	MAGNAN (A.),
BROUILLETTE (B) et		*** <i>Limites de l'humain,</i>		RIVIERE (L.),
DAGENAIS (P.),	120		123	RUMILLY (R.),
DARBON (M.),	125	LUPPE (R. de),	1129	RYELANDT (Dom I.),
FRANCHEVILLE		MAGNAN (J.-C.),	120	135
(G. de),	117	MARCELEY (J. de),	135	STAROBINSKI (J.),
				131

NOTRE TEMPS

L'hebdomadaire d'idées le plus en
demande au Canada français est
maintenant en vente

**DANS TOUS LES KIOSQUES
DE MONTREAL**

**LISEZ ET FAITES LIRE
NOTRE TEMPS**

Si vous demeurez en dehors de Montréal,
\$4.00 pour 1 an — \$7.00 pour 2 ans
abonnez-vous à NOTRE TEMPS

25 est, rue Saint-Jacques, Montréal 1. — Canada